

DÉTECTIVE

Haines de tribus



Photo « DÉTECTIVE », J.-G. Sérurier.

La gendarmerie a dû protéger, pour le faire fuir, Mathieu Demestre, acquitté par les jurés de Beauvais, et que les membres de la tribu de la victime poursuivent d'une haine à mort.

(Lire, page 3, l'émouvant récit de notre collaborateur M. Lecoq.)

AU SOMMAIRE | La route de l'évasion, par Henri Danjou. — La grâce du forçat, par Luc Dornain. — Rivalité de « caïds », par Jean Morières. — Porte DE CE NUMÉRO | d'aventures, par Louis Palauqui. — Les secrets de Dantzig, par André Beucler. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.

Une erreur qui coûte cher

L'heure où l'état de nos finances exige des « compressions » sérieuses, nécessité des économies qui ne seront pas toujours sans inconvénient, il n'est pas inutile de relever les fautes, les négligences qui coûtent cher au budget et qui, grâce à l'absence de toutes sanctions, risquent de se renouveler.

Récemment, la cour de cassation annulait l'arrêt de la cour d'assises du Tarn-et-Garonne qui avait condamné à



Un juré ayant été nommé à tort, Delafait sera jugé à nouveau.

mort Pierre Delafait, le monstrueux assassin de toute sa famille. Le motif de la cassation, paille minuscule dans le rouage formidable du procès, était la qualité d'un juré qui, juge au tribunal de commerce, n'avait pas le droit de siéger.

Un second arrêt, rendu au cours de la même session, fut cassé pour une raison identique.

Ainsi, il va falloir recommencer les deux procès : celui de Delafait, qui avait duré plusieurs audiences, entraîné des frais considérables sera pour le Trésor une charge extrêmement lourde; à cette cadence, le budget du ministère de la Justice n'y résistera pas.

Et cependant, faut-il se contenter d'observer simplement le fait, de le consigner au registre des bizarreries judiciaires et de tourner la page? Ne faut-il pas rechercher plus haut les responsables d'une pareille bévue? Regretter que le code n'ait pas prévu une « punition » et demandé à celui qui l'a commise de réparer pécuniairement les conséquences de son erreur?

Un raisonnement par analogie peut être employé : il est des cas où la simple négligence entraîne des peines d'emprisonnement : les articles 237, 238, 239 et 240 du code pénal décident que lorsque « une évasion de détenus aura lieu, les huissiers, les commissaires en chef ou en sous-ordre, soit de la gendarmerie, soit de la force armée servant d'escorte ou garnissant les postes, les concierges, les gardiens ou géoliers, et tous les autres préposés à la conduite, au transport ou à la garde des détenus, seront punis d'une peine » pouvant varier, selon la gravité des faits reprochés au coupable, de 6 jours à 2 ans de prison.

Nous n'en demandons pas tant. Mais nous souhaitons que le préjudice subi par l'Etat du fait de l'erreur commise dans la vérification de la liste des jurés, étant uniquement pécuniaire, ce soit sous une forme pécuniaire qu'intervienne la réparation de ce préjudice.

Il est inadmissible qu'on soit obligé de recommencer de longues et coûteuses instances par suite d'une distraction; ce genre de distraction est coûteux et il n'est pas juste que les responsables s'en tirent à bon compte; le système de l'irresponsabilité généralisée du « je m'en fiche » aboutit à de perpétuels errements.

L'exemple du procès Delafait doit être le point de départ d'une réforme énergique.



L'arrivée de Christian et Roger Navarre fut très remarquée.

L'affaire Navarre

L'ATMOSPHÈRE générale du procès fut, d'un bout à l'autre, plutôt comique. Et ce ne fut pas le défenseur des frères Navarre, M^r Maurice Garçon, qui s'employa le moins à y contribuer, par les traits amusants qu'il ne cessa de lancer au cours des débats pendant sa plaidoirie.

Comme il était longuement question de la bizarrerie que manifesta Christian Navarre, après son accident de Vendôme (authentique celui-là), M^r Maurice Garçon ne crut pas pouvoir donner de preuve plus décisive du changement d'humeur de son client, que celle tirée du projet de mariage de Christian.

Le président, M. de Tremaudan, fit mine de ne pas comprendre. — « Si vous trouvez que ça n'est

pas une preuve? » souligna M^r Garçon.

Tous les avocats et les magistrats du tribunal pouffèrent.

Il y avait, en effet, de quoi: M. de Tremaudan est fiancé et il doit se marier la semaine prochaine!...

■ ■ ■

Les controverses des médecins aliénistes fournirent toujours un thème inépuisable aux amateurs de drôleries. Avant que l'enquête judiciaire n'ait abouti aux constatations impressionnantes qui devaient amener le renvoi en correctionnelle des deux frères, Christian, l'homme « au casque et au professeur imaginaires », avait été examiné par un psychiatre, le D^r Fromenty. Celui-ci, dans des interviews et un rapport, avait noté les troubles « d'amnésie pathologique ».

Survint l'enquête du brigadier Riboulet: le D^r Fromenty modifia son diagnostic.

On devine l'emploi que fit M^r Maurice Garçon de ce brusque changement de diagnostic:

— « Ainsi donc, docteur, une bonne expertise mentale ne peut être faite qu'après le rapport d'un policier? »

■ ■ ■

Les « dames de Saint-Nazaire » avaient abondamment conquis la salle très exigüe du tribunal correctionnel.

Trois chaises avaient été réservées pour les frères Navarre et leur père, cité comme civilement responsable.

Avant l'ouverture des débats, les dames avaient enlevé les chaises. M^r Garçon demanda au président « s'il ne jugeait pas convenable que les inculpés puissent avoir un siège... »

M. de Tremaudan ayant acquiescé



Le président du tribunal fit immédiatement appréhender Roger Navarre qui l'avait injurié.



M^r Maurice Garçon, pendant une suspension, s'amuse à prendre quelques croquis d'audience.

L'attaque de la gare

La Sûreté de Montpellier n'a pas chômé depuis le tragique attentat qui coûta la vie à deux employés de la gare de Palavas, le veilleur de nuit Massol et le pisteur Lacan.

Des recherches patientes viennent d'aboutir à l'arrestation d'un cheminot, le contrôleur Besombes, sur qui pèsent les plus graves soupçons.

Ses dépenses, depuis le jour du crime, les coupures de cinq et dix francs tachées de sang, trouvées chez lui, renforcent les lourdes présomptions qui ont motivé son arrestation.

Besombes nie et prétend que l'argent qu'il remit à sa maîtresse, le lendemain du crime, provient de ses économies.

On voudrait encore croire que le cheminot, qui fut pendant la guerre un valeureux combattant, n'a pu se rendre coupable d'un double assassinat aussi odieux.



Besombes était président d'une société d'anciens combattants.



Le cheminot Besombes, sur qui pèsent de graves présomptions.

Lendemain de verdict

Lorsqu'on sut que la réponse du jury entraînait pour Ducreux, l'assassin de Mme Clère, la peine capitale, on fit sortir de la salle des assises, pour leur éviter le choc douloureux de la proclamation du verdict de mort, la mère et la sœur du condamné.

Celle-ci travaillait, jusqu'alors, dans un atelier de couture. Nul n'avait remarqué la similitude de son nom avec celui de l'assassin. Et comme on commentait le lendemain, devant elle, le verdict des jurés de la Seine, la jeune fille, la gorge serrée, s'efforçait de dissimuler son émotion.

— On devrait tous leur couper le cou à ces bandits-là, fit quelqu'un.

La jeune fille, cette fois, ne put tenir un sanglot. Ce sanglot la perdit.

On comprit qu'elle était la sœur du condamné.

A midi, on lui signifiait, durement, sans explication, son congé.



Mme Roger Navarre et M. Navarre père à leur usine à Tours.

à cette demande légitime, on fit apporter trois chaises. A la première suspension, les trois chaises disparurent comme la première fois.

■ ■ ■

A chaque suspension des débats, Roger Navarre allait faire la caquette au juge d'instruction; il l'avait pris pour confident et revenait s'asseoir, réconforté par ces entretiens brefs et souvent renouvelés.

— ... Il est si gentil pour nous, le juge!... » ne cessait de répéter Roger Navarre.

En quoi il était naïf, car c'est le juge qui, par son instruction très complète, détermina la poursuite.

Mais peu importe à Roger Navarre, qui conservera du magistrat le meilleur souvenir. Il en conservera sans doute un moins bon du président de Tremaudan qu'il injuria stupidement, au prononcé de la sentence.

VOILA CENT ANS

Les mystères de Passy

En 1833, Passy n'était qu'un village, mais ce village si gai, si paisible, recérait de dangereux repaires de bandits.

Comme Passy, à cette époque, commençait déjà à être habité par des gens riches, un des voleurs de cette localité avait imaginé un genre de chantage tout spécial.

Ce bandit jouissait d'une nombreuse famille aussi peu respectable que lui-même; il possédait plusieurs filles



Les bandits s'acharnèrent ensuite à déshabiller la comtesse.

créées à son image, qu'il avait dressées à son malhonnête commerce. Il les envoyait chez des gens charitables.

Une fois seules avec la personne visée, les filles du voleur se présentaient comme placeuses de billets de loterie pour une œuvre de bienfaisance et décidaient leur victime à se rendre au Trocadéro, où la malheureuse laissait sa bourse pour ne pas y laisser sa vie.

Un jour, une des jeunes voleuses alla frapper à la porte de la comtesse d'Ormesson et osa se recommander de l'amant de la noble dame. L'ami de la comtesse alerté, se montra fort surpris: il n'avait recommandé personne. Les deux amants convinrent donc de se rendre à l'adresse indiquée pour démasquer les imposteurs.

Le soir même, ils se dirigèrent vers le Trocadéro. A peine y arrivaient-ils que cinq ou six scélérats se jetèrent sur eux et les entraînaient dans une grotte voisine où ils furent dévalisés. Parmi ses agresseurs, Mme d'Ormesson reconnut la jeune fille qui jouait, le jour, le rôle de sainte. Cyniques, les bandits s'acharnèrent ensuite à mettre nue l'infortunée comtesse pour exciter contre elle les outrages de leurs horribles complices.

Quand, le lendemain, on retrouva sur les berges voisines la belle dame violée et évanouie, et son amant poignardé, un beau scandale dut éclater dans la haute société parisienne. Mais cela, les journaux de l'époque ne nous le disent pas.

MARIANNE Au sommaire cette semaine:

LA MORT DU CYGNE

par Paul MORAND

Plaisirs et déboires d'un Prix de Beauté par Raymonde ALLAIN, Miss France 1928

L'OMBRE SUR LE JARDIN

Grand roman policier, par Gaston BOCA

DACTYLOS

Grand reportage de Louis ROUBAUD

TOUS LES MERCREDIS 16 pages illustrées 75 c. Abonnement (France et Colonies) Un an 32 fr. Six mois 18 fr.

DÉTECTIVE

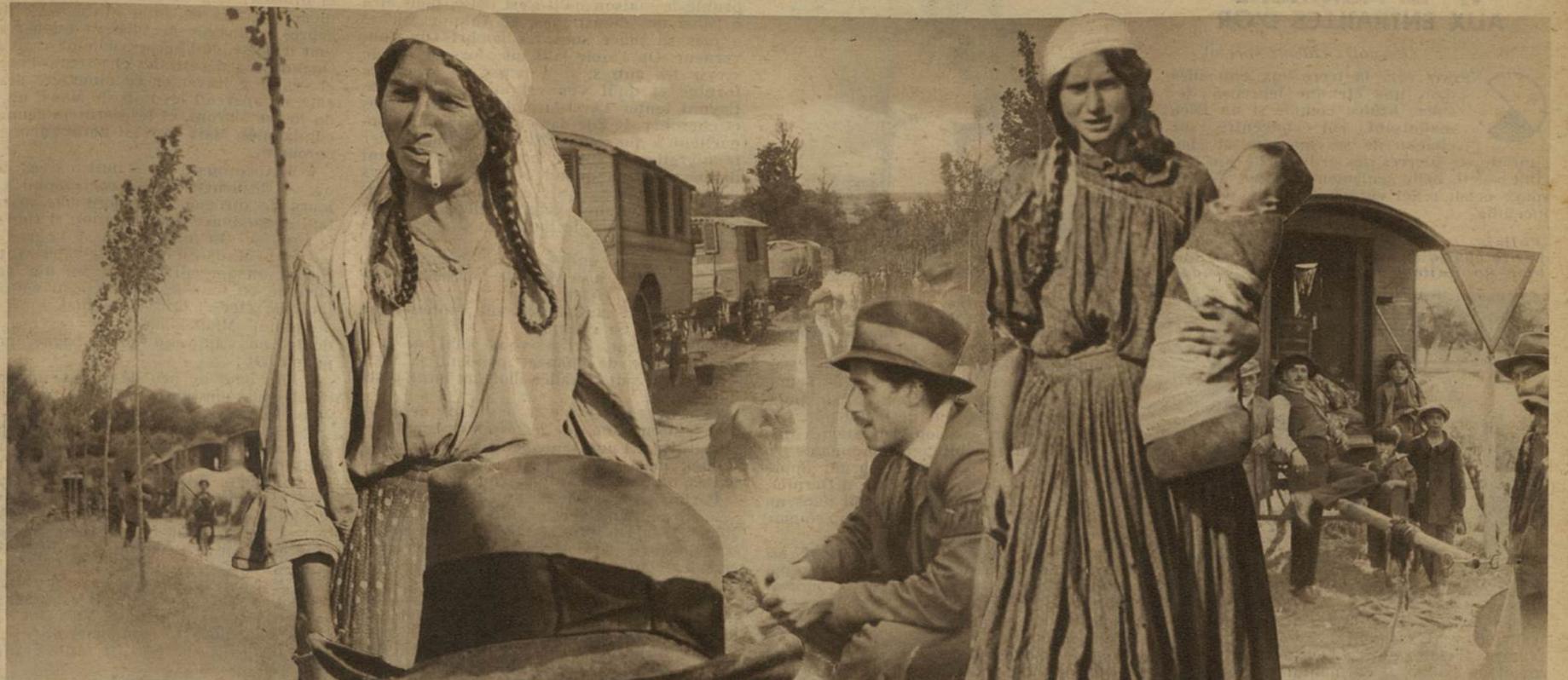
ADMINISTRATION PARIS (VI*) — 3, RUE DE GRENELLE — PARIS (VI*)
TÉLÉPHONE: LITTRÉ 62-71
ADRESSE TÉLÉGRAPHIQUE: DÉTEC-PARIS
COMPTE CHEQUE POSTAL: N° 1298-37

REDACTION DIRECTEUR: MARIUS LARIQUE

ABONNEMENTS 1 an 6 mois
FRANCE ET COLONIES 65 » 35 »
ÉTRANGER (TARIF A) 85 » 45 »
ÉTRANGER (TARIF B) 100 » 55 »

DÉTECTIVE

Tous les règlements de comptes et abonnements doivent être établis à l'ordre et au seul nom de « DéTECTIVE ».



Le campement des errants de la route s'était fixé au bord d'un fossé. Les femmes aux longues jupes et les vieux de la tribu commentaient le verdict de Beauvais.

Le frère du mort se tenait à l'écart et semblait ruminer un châtiement surnaturel.

Les roulottes du camp étaient alignées près de la route, seule patrie des bohémiens.

Beauvais (de notre envoyé spécial).

La justice l'a acquitté. Nous, nous le condamnons à mort ! Les jurés de l'Oise venaient de rendre leur verdict. Après une lourde journée de débats, les responsabilités de la tragique mêlée de Noyon, où deux tribus nomades s'étaient livrées à une bataille acharnée et sans merci, ne s'étaient guère précisées. Qui avait tiré le premier ? Mathieu Demestre, l'accusé, ou Calixte, comme l'avaient affirmé certains témoins.

Dans le doute, les douze paysans de l'Oise avaient préféré acquitter. Obscurément, ils comprenaient que la justice des chrétiens ne pouvait que s'égarer dans ces conflits de romanichels, qui, malgré le flagrant délit, malgré l'aveu, malgré tout, restent toujours mystérieux.

Mais pensaient-ils, en entraînant par leur vote la mise en liberté du meurtrier, au terrible désir de vengeance qui allait, désormais, tennailler la tribu du mort.

Nous donnons à Mathieu un mois à vivre, dit en sortant de l'audience une grande femme dont le foulard de soie rouge tranchait sur le corsage et l'immense jupe noire.

Puisque la justice française l'a acquitté, dit un vieux de la tribu des Carlos, nous ferons notre justice nous-mêmes. On sait bien nous condamner lorsqu'on surprend l'un de nos chevaux mangeant l'herbe d'un pré. Pourquoi est-on plus indulgent quand nous réclamons que le sang de l'un des nôtres soit vengé ? Georges sera vengé !

De tels propos n'étaient point faits pour rassurer l'excellent commandant Serin qui, depuis une semaine, assurait la tâche délicate de maintenir l'ordre dans le camp des nomades installé, dans l'attente des assises, aux portes de Beauvais.

Il fallut d'abord faire fuir Mathieu Demestre. On le reconduisit à la prison dans un camion plein de gendarmes. Puis, lorsque les formalités de levée d'érou furent achevées, on fit sortir ostensiblement le camion vide, tandis qu'un taxi, une heure après, emmenait l'acquitté jusqu'à un village voisin, où l'attendait son frère, Nicolas Demestre. Tous deux prirent place dans le premier train qui passait en direction de Paris.

C'était là la première partie des mesures de sécurité qui s'imposaient. Il restait à refouler le camp des bohémiens venus pour suivre les débats. Les gendarmes cernèrent le camp et notifièrent aux nomades l'arrêt d'expulsion qui les frappait.

Rentrant leur colère, les gitans s'inclinèrent et reprirent la route, leur seule patrie. On vit, à l'aube, s'allonger, sous la pluie grise, le triste cortège des roulottes. Les fouets claquèrent. Les bêtes se mirent en marche. Ils ne s'arrêtèrent, au soir tombant, que lorsque les clochers de Beauvais se furent effacés de l'horizon.

Ils semblaient fuir la ville qui leur avait refusé la réparation du sang de leur mort.

C'est au bord d'un chemin, près d'un fossé, que je les ai trouvés le lendemain. Les roulottes avaient été alignées le long d'un champ dont les épis se courbaient sous le vent. Le ciel s'était éclairci. Le soleil rendait plus éclatantes les couleurs des filles aux lourdes tresses, aux corsages déchirés sur leurs seins bruns.

Je m'approchai. Le premier gosse qui m'aperçut courut à ma rencontre en me tendant sa main. Il avait peut-être trois ans. Il savait déjà mendier et réclamer de

l'argent. Les femmes à leur tour se dressèrent. L'une d'elles courut à sa roulotte et revint avec une boîte de savonnettes. Une autre me proposa de lire dans les lignes de ma main. A l'approche de l'étranger, les errants de la route ne songeaient qu'à le rançonner.

Je voulais leur parler du verdict qui avait libéré leur ennemi Mathieu Demestre. Ils me regardèrent, méfiants, comme si je venais profaner la mémoire de la victime. Puis ils continuèrent à me poursuivre de leurs cris, de leurs prières. La marmaille, en grappes, s'accrochait à mes jambes. Les femmes, bien cambrées dans leurs robes à longs plis, m'escortaient en tendant la main.

— Donnez, monsieur, on vous portera bonheur.

Cependant, quelques hommes restaient à

l'écart, et parmi eux je remarquai Charles Carlos, le frère du mort. Il était assis près du fossé, un brin d'herbe entre les dents, et paraissait indifférent à l'effervescence que mon arrivée avait provoquée.

A ce moment, une femme s'approcha, serrant un gosse dans ses bras. Charles Carlos la regarda et sourit. Je venais, sans m'en douter, de surprendre le secret des tribus ennemies.

Il n'est guère aisé de discerner de tels secrets. Le monde des romanichels restera toujours une éternelle énigme. De toutes les races, il n'en est pas de plus forte et de plus pure. Dispersés à travers le monde, les gitans ont gardé leurs coutumes, leurs lois, leurs croyances. C'est une secte si fermée que, pour beaucoup d'esprits simples, les bohémiens sont encore entourés d'une sorte de légende : ils portent le signe de la malédiction, du mauvais œil.

Mais qui connaîtra les drames mystérieux qui naissent, le soir venu, au fond des roulottes et sous les feux des campements ?

Nicolas Demestre, le père de Mathieu, était depuis longtemps haï, parce qu'il semblait être le plus riche. De plus, sa femme était de toutes la plus belle. Les hommes de la tribu voisine, le soir, la désiraient secrètement. Et une nuit que Nicolas était absent, trois d'entre eux prirent d'assaut la roulotte de la belle gitane.

Ce n'est pas tout. Nicolas Demestre, qui avait prêté 3.000 francs aux Carlos, leur acheta, pour la même somme, une fillette de cinq ans qu'il destinait à l'un de ses fils. Il la garda deux ans. Puis, un soir, il s'aperçut que la fillette avait disparu. Les Carlos, déchirant le contrat, l'avaient enlevée et ramenée à leur camp. Nicolas Demestre déposa une plainte en vol d'enfant. Les parents de la fillette se refusèrent à reconnaître qu'ils avaient, pour trois mille francs, vendu leur fillette.

Enfin, Georges Carlos accusait sa concubine, Lena Demestre, de le tromper avec Mathieu. Bien que Lena fut la sœur de Mathieu, Georges Carlos avait sans doute de bonnes raisons pour porter un tel soupçon.

Tels étaient les vrais mobiles de la haine sourde qui divisait les deux tribus. Le double pari qui déchaîna la terrible bagarre du délit Rouffignac ne fut qu'un prétexte. Les ferments de haine étaient prêts. L'ivresse fut la torche qui leur mit le feu.

Mathieu Demestre, qui, dans cette rixe tragique, tua Georges Carlos, est acquitté. Mais la tribu du mort l'a condamné.

Lena Demestre, la concubine de la victime, a rejoint son frère, le meurtrier.

Mais son enfant a été retenu comme otage par les Carlos.

La femme de Mathieu et ses trois enfants, eux aussi, ont été enlevés par les Carlos.

— Quand tu seras sorti, j'irai te rejoindre, écrivait-elle au prisonnier.

Mais, Mathieu libre, elle est restée dans le clan ennemi, plus sans doute par peur que par amour.

Une guerre à mort est déclarée. Et, farouches, hautains, mystérieux, les errants ont repris la route éternelle, cachant leur haine sous leurs haillons.

M. LECOQ.

Reportage photographique « Détective », J.-G. SÉRUZIER.

HAINES DE TRIBUS



Des mesures exceptionnelles protégeaient le Palais de Justice où comparait Demestre, que défendit victorieusement M^e Thévenot.

VI (1) LA MONTAGNE AUX ENTRAILLES D'OR

(De notre envoyé spécial.)

ÉTAIT cela la terre aux entrailles d'or, une étendue lépreuse, désolée, brûlée comme si un Dieu malfaisant eût concentré sur chacun de ses buissons et chacune de ses pierres, les ardeurs de son terrible soleil, belle seulement à cause de son rouge éclat, reflet eût-on dit d'un invisible incendie.

J'allais, le soir, bavarder devant la petite boutique où Emile Lataz, cordonnier au Callao, loge plusieurs évadés.



Quelques cases de boue, des cahutes de branchages s'étagaient le long du fleuve Yruary. C'était, du rivage, tout ce qu'on voyait du Callao. Il en montait un mirage : tous les rêves féériques qu'il engendra chez ceux qui s'en sont approchés, le délire dont est fait la fièvre de l'or.

La sève du Callao est si riche qu'il suffit d'y laver la terre pour en retirer des pépites d'or ; la glaise des cases pleure, sous la pluie, de minuscules paillettes d'or. Une vieille mine qui avait donné son nom au pays, le trésor mystérieux d'El Callao (2) s'est effondrée ; un labyrinthe où dormait, depuis des siècles, El Dorado, sous la forme d'un filon d'or, riche à milliards. Avec les pierres de la vieille mine, on a construit des maisons, on a pavé des rues. Si branlantes que soient les cases, on y vit sous un toit d'or ; si défoncées que soient les ruelles, on y marche sur de l'or.

Cependant, la réalité merveilleuse s'atténuait d'un masque de misère. Les collines défoncées saignaient des entrailles qu'on a faites à la forêt vierge, et pourtant l'apercevais des Indiens faméliques et si déguenillés qu'on leur eût volontiers fait l'aumône. S'ils allaient en caravane avec leurs femmes, chargés de plats d'étaï et de vieux bidons d'essence, à la cueillette des pépites d'or, dans les crevasses, c'était en se cachant, comme des contrebandiers. Au Callao tout appartenait aux mines, aux tranquilles citadins de Paris et de Londres.

Un homme me retint sur la route de la montagne défendue. C'était le passeur qui m'avait fait traverser le fleuve.

— Allez-vous aux mines ? dit-il. Sa maison basse, blottie sous un toit de palmes, commandait aux pistes de l'or. Des chevaux et des mulets y piaffaient sous un auvent vétuste. C'était lui-même un petit vieillard aux tempes blanches.

Il y a des lustres — et ne m'avait-on pas raconté l'histoire sur les routes de Porto Vecchio — son frère, le sous-officier Santoni Tomasini, vint le voir dans la chaîne des forçats et lui demanda, sur l'honneur, s'il était innocent ou coupable. La réponse l'ayant satisfait, Santoni revint dans son village et massacra quatorze de ses ennemis. Santoni gagna ensuite l'Amérique du Sud pour faire évader du bagne son frère Séverin, et la légende voulait qu'il fût préfet de police à Mexico. Maintenant, je voyais son campement aux pentes du Callao, et c'était Séverin Tomasini qui me retenait à l'entrée de la montagne d'or.

— Je dois attendre, lui dis-je, le prochain courrier de l'or.

Il coucha mon nom sur un registre. Ce n'était pas un passeur ordinaire. Cinq ou six domestiques allaient et venaient de sa maison à ses écuries et des écuries aux chantiers du fleuve. En reliant par un bac, payé sur leurs gains de chercheurs d'or, la terre des mines aux routes du désert mais des villes, les Tomasini avaient sauvé le pays de la disette. Obstinément, depuis vingt ans, ils cherchaient, à leur compte, dans la vieille mine effondrée, la veine perdue du Callao. Étrange caprice du destin. De deux meurtriers qui n'avaient peut-être pas trouvé leur climat sous nos cieux, les terres du Sud avaient fait des conquistadores. Ils avaient maintenant des enfants et leurs petits-enfants étudiaient dans les lycées de France. Santoni venait de mourir. Mais Séverin, entêté dans son aventure, restait rivé à son bac.

— Bueno camino ! murmura-t-il. L'évadé me souhaitait bonne route et bonne chance. Je pouvais aller à la mine.

■ ■ ■

Derrière la maison de Séverin, la montagne de l'or dresse ses chantiers. On y va à dos de mulet, dans la chaleur étouffante. Imagine-t-on nos paysages du Nord sous l'extrême canicule des Tropiques. La Vallée de l'or est plus attristante encore ; au flanc



René de Montmartre, sa femme et son enfant sur la route de la mine paraissent avoir oublié le ciel et les rues de Paris.

des monts qu'elle côtoie, la pioche du peon de l'or n'a respecté ni les arbres ni les fleurs. Toute terre est précieuse au Callao, puisqu'elle recouvre un cœur de métal pur. Les abris des hommes ne sont eux-mêmes que provisoires. Nul n'habite où la montagne n'a plus d'or. Parfois, des diables bruns apparaissent dans ce décor de Jugement Dernier, au pied des tas de terre rouge ou dans un trou. Leur peau reluit sous la sueur, comme sous une couche d'huile.

Quand on a dépassé les cahutes et les trous, les premiers camps de mineurs apparaissent. Combien sont-ils ? Il faudrait mieux compter les rochers de la montagne. Leurs hamacs se balancent sous des hangars ouverts. Des femmes brunes vont à travers le campement. Ici, le peuple indien se marie à la race noire et à la race blanche ; la popinée s'accroche au cou du vieux coureur de continent. Point de cabarets ; des cantines ; point de boutiques ; des magasins de la mine ; point de cinéma ; une tour, sans murs, coiffée de chaume, où crient les coqs que, matin et soir, on dresse les uns contre les autres, comme dans tous les pays de mine.

Ainsi vis-je New-Callo, Caratal, La Mocupia, Las Tigres, Las Frailes, Esperanza. Mais, ce qui m'impressionnait plus encore que ces tristes campements de Babel, sans relief et sans joie, c'était l'ossature de charpentes et d'acier qu'on avait donnée à la montagne. La pierre d'or, quand on l'a sortie des mines, est concassée, broyée et traitée chimiquement dans d'immenses cuves où elle exprime son sang de métal. Comment avait-on apporté là tant d'énormes pilons, de chaudières monstrueuses, de turbines, à travers le désert de l'Orénoque ? L'homme vainqueur continuait à jeter un défi aux Dieux de l'or, car, sous mes yeux, l'air retentissait de crépitements : on faisait, d'heure en heure, sauter à la dynamite des pans énormes de rochers. Dans ce mouvement et ce vacarme infernal où la montagne, semblait-il, reconstituait ses entrailles, au fur et à mesure qu'on la creusait, la route de l'évasion prit une signification plus poignante.

Je voyais sortir d'un atelier de machines, tout noir de cambouis, René de Montmartre, un gros qui en avait pris pour cinq ans et qui riait de la musique des pistons.

— On se croirait aux bals de la barrière, disait-il.

Derrière des mulets, qui conduisaient aux pilons un train de pierres d'or, Julien, un vieux bataillonnaire, évadé du bagne aussi, machonnait un cigare de feuilles de tabac, comme une vieille Indienne. Un vieux tricot recouvrait son torse brûlé.

Au moulin de l'or, là où on brise les pierres, des hommes bardés de cuir ont le visage recouvert par un masque. L'un des rudes compagnons ôta son bâillon. Il était jaune et ridé comme un vieux Chinois.

— Vous n'allez pas me dénoncer ? dit-il. Voilà dix ans que je suis devant les gendarmes. J'ai pensé que j'avais laissé mon nom derrière mon masque de fer.

Sous les longues galeries des mines, des tunnels noirs, où bouillonne une chaleur d'été, parmi les hommes nus qui détachaient avec des pics-revolvers les pierres de la montagne de l'or, un Nancéen au front têtù, si noir qu'on l'eût pris maintenant pour un homme de couleur, me hurla, dans l'accompagnement des décharges de dynamite, « une vraie histoire de l'enfer », comme s'il eût voulu m'effrayer.

Et, comme ayant fait dix fois le tour du labyrinthe, je revenais au village, laissant derrière moi les bruits assourdissants de la mine, Antoine Michel, l'évadé, m'ouvrit la porte de sa cabane.

Quand ceux qui s'en iront au Callao réclameront un compagnon d'aventures, on leur répondra : Antoine Michel. Demanderont-ils, et non sans arrière-pensée, comme je le faisais, si l'on connaît des Français qui soient maçons, charpentiers, mécaniciens, cordonniers, on leur répondra encore Antoine Michel. Et s'ils cherchent à savoir qui, d'entre les misérables du pays brûlé, a le mieux racheté son passé, on leur désignera toujours Antoine Michel, l'évadé.

On ajoutera qu'il connaît non seulement les routes de l'or, mais encore les labyrinthes les plus secrets de la montagne, si bien qu'on le charge de déceler les voleurs des mines et que, fait rare dans un pays où le port des armes est interdit, on lui a acheté un revolver. Que ne fait-il pas encore ? Quand le gouverneur de l'État s'en va à Ciudad-Bolívar porter de secrètes nouvelles, c'est Antoine Michel qui l'escorte dans le désert. Les Indiens ont peur des cadavres. Qui donc, sinon Antoine Michel, irait les repêcher quand il s'en trouve dans

le fleuve ? Un nouveau chef civil lui a emprunté la maison qu'il s'est bâtie, pour être à l'abri des moustiques, et Antoine Michel a pris sa place sous les lambris du gouverneur. On l'aime tant que, lorsque las de servir les autres, il a pensé à sa propre fortune et qu'il s'en est allé dans l'Alto Cayuni tenter l'aventure des forêts vierges et chercher de l'or dans une terre qui n'appartient à personne, El Callao tout entier le regretta. Il eut le béri-béri, fut atteint de paralysie et quand on l'apprit au pays de la montagne, il n'y eut qu'un cri : « Il faut aller chercher Antoine Michel. » Et on le ramena à dos de mulet en dix jours de marche.

Je voyais un grand garçon dégingandé, aux yeux fous, à la voix de fausset, hirsute et couleur de la terre d'or.

Il suppliait comme s'il eût supposé que j'étais venu en ennemi.

— Monsieur, croyez-vous qu'il ne soit pas possible de changer pendant sa vie ? Il embrassait la vallée dans un large geste d'orgueil.

— Voyez !... Il n'y a pas dans ce pays une seule maison que les évadés n'aient pas construite. Et non seulement celles du vieux Callao, mais celles de la montagne ; sur toutes, on pourrait inscrire nos noms...

Parfois, il essayait de toucher mon cœur. — Cependant, je ne suis pas un saint. Même, il m'est arrivé en France de rencontrer quelques gendarmes et d'échanger avec eux des coups de feu... Il faut toujours dire la vérité...

Il scrutait de son regard enfantin Joseph Boudon, un de ses compagnons de chaîne, jeune garçon au visage poupin, et ils paraissaient éprouver l'un pour l'autre des sentiments si vifs qu'ils avaient épousé chacun deux sœurs indiennes, construit leur maison côte à côte, et que le fils de Joseph Boudon était pour Antoine Michel, privé de descendance, un fils aîné.

Leurs femmes, Manuela et Carmen, nous servirent du café. D'autres évadés, dont un venait de recevoir un coup de machetta dans la montagne, en protégeant un tas de pierres d'or, vinrent partager notre table. Joseph Boudon, les larmes aux yeux lisait la dernière lettre de sa mère :

« Jean, toutes les fois qu'un bateau d'Amérique relâche à Alger, court à bord et s'informe si un navigateur ne l'a pas rencontré. Hélas ! rares sont ceux qui lui ont dit l'avoir vu. Nous avons vieilli. Du moins notre tristesse est moins grande depuis que tu es en liberté... »

Je comprenais leur légende. Des hommes nus de l'Orénoque, on faisait de bons conducteurs, gardiens de l'or ; on les faisait renaitre à un nouvel honneur, sous l'éternelle menace d'un nouvel exil. C'était bien les hommes qu'il fallait à cette terre à la fois généreuse et prodigue.

■ ■ ■

Ainsi, peu à peu, je découvris que le bungalow du Callao, les peintres en bâtiments, les mécaniciens étaient presque tous des évadés, à qui on donnait généreusement leur chance. Nous nous réunissions parfois le soir, devant l'échoppe d'un évadé cordonnier, Emile Lataz. Il m'intéressait parce qu'il était toujours étrangement triste. Il arrivait d'une hacienda de l'Orénoque qu'il avait construite et d'où il avait été chassé par l'incendie. Il avait épousé une Indienne, adopté trois enfants et ne voulait pas d'autres fils. Il avait refait patiemment sa vie dans une mine d'or, après sa débâcle de l'Orénoque et ouvert une boutique. Je ne lui en voulais pas de mentir parfois. Bien qu'il n'eût jamais tué, il s'attribuait un drame passionnel comme s'il en pouvait être grand dans son remords, mais cela faisait partie de sa folie. Il était triste, parce qu'il n'était pas en règle avec la loi et craignait jour et nuit qu'on l'arrêtât.

Or, un soir où l'on avait conduit vers moi d'autres évadés venus des mines, et que j'avais écouté sous le porche du cordonnier Lataz cinq ou six évasions et le secret de dix vies, Antoine Michel commença une étrange histoire. De sa porte, le vieux Séverin, assis sous son auvent, écoutait son bavardage. C'était peu de temps avant que la Croix du Sud se levât, Antoine Michel m'expliquait à sa manière que, si romanesque que fût son actuel destin, il en avait connu un autre qui défait l'imagination humaine.

— J'ai vu, dit-il, un pays d'où vous ne reviendriez pas vivant. C'est la grande forêt des évadés. Je ne raconte presque jamais cette histoire parce que personne ne veut la croire...

« La grande forêt des évadés, c'est l'Accorouani, sur la terre du bagne. On y va par la brousse, une savane de manille où l'on meurt parfois de faim et de soif, où les arbres immergés ne laissent tomber qu'un jour d'église, où l'herbe cache de vrais lacs... Quand on a dépisté les chasseurs d'hommes et réussi à traverser ce cimetière des forçats, on aperçoit les toits de Mana, les rives du fleuve Maroni, et les derniers camps des condamnés. Mais ce n'est point encore l'Accorouani... »

« L'Accorouani est à huit marées de Mana, sur le fleuve, ce qui correspond à trois jours de pirogue. A la huitième marée, il faut abandonner l'embarcation et reprendre la brousse. On marche, on se nourrit comme on peut, de racines et de bêtes sauvages. Quand on aperçoit devant soi une grande étendue où tous les arbres sont coupés, il faut s'arrêter et faire un signal. »

Antoine Michel imita un cri qui, sans doute, ne s'apprend qu'au bagne, puis il poursuivit :

— Au bout de peu de temps, un homme vient vous questionner et si la réponse que vous lui faites, au bout de son fusil, ne le satisfait pas, il vous invite à prendre le large. Il vous laisse vos vivres et votre argent, mais réquisitionne les armes. Puis il alerte la montagne. Plusieurs journées parfois se passent jusqu'à ce que quelqu'un arrive de la plaine défendue. C'est alors et alors seulement qu'on peut reprendre son chemin, sous la garde d'un guide, vers la forêt des évadés...

« Il y a deux grands pays inconnus de l'évasion : l'Accorouani qui est la forêt de l'Inini qui est la montagne. Mais dans la forêt comme dans la montagne, on découvre de vraies villes où plus de mille évadés vivent librement. »

— A cinq jours du bagne, dis-je, c'est incroyable !

— On a voulu y envoyer des soldats, mais ils n'ont point osé aborder le camp inconnu. J'y ai vu des villages, des routes, des chantiers de bois. La République des forçats avait un chef, Georges-le-Frisé, qui commandait avec sa bande, s'achouait avec les noirs, nous faisait apporter des vivres, des outils et du tafia en échange de l'or du bagne. Il répartissait les travaux et les vivres, réglait les différends des hommes et l'arrivée des femmes.

— Des femmes, dis-je, encore...

— Oui, des femmes, des filles qui viennent de Mana pour trouver un homme au camp inconnu, ou que les hommes sont allés prendre quand, dans un camp, manquaient des femmes. Quand un homme meurt, sa veuve est donnée à un nouveau venu. Il y a de tout à l'Accorouani, des noirs, des chercheurs d'or, des évadés du bagne et des lépreux évadés des léproseries...

« Quand on arrive là, le chef vous interroge sur votre pays : Corse, Italien, Algérien, Parisien, Marseillais ? Il vous indique la case où vivent vos compatriotes. Il vous demande votre métier : il y a toujours du travail au camp pour un homme qui sait manier la hache, scier du bois, labourer, pêcher, ou déboucher les biches, les tapiris, les cochons sauvages ou les singes de la forêt. Joseph et moi, là-bas, nous étions maçons comme ici... »

« Et tous les mois nous allions à Mana, jusqu'aux maisons des hommes libres et au camp des forçats pour y échanger nos marchandises. Il fallait voir ce défilé. Une fileuse ou huit hommes, armés d'une carabine, étaient prêts à faire feu, précédait le convoi. A l'arrière du train de bateaux, une autre embarcation avait une égale réserve d'hommes, de fusils et de cartouches. Le maire de Mana venait nous recevoir au lieu de ses noirs : sa vie répondait de notre sécurité et de l'honnêteté de nos marchés. Et ce jour-là, pas un gendarme n'osait se montrer sur les rives du fleuve. »

— Et pourquoi donc, questionnai-je, as-tu quitté cet asile ?

— A l'Accorouani, dit-il, il faut parfois savoir s'enfuir pour défendre ce à quoi on tient le plus.

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

« La maison de Séverin Tomasini l'évadé, le passeur d'El Dorado, se dresse à l'entrée de la vallée fortunée des mines d'or. »

(1) Voir « DÉTECTIVE », depuis le n° 239.

(2) El Callao fut le sobriquet de l'homme qui découvrit le secret des mines et voulut le garder pour lui seul ; il signifie « l'homme qui se tait ! ».

On voit des aventuriers de tous les pays du monde, dans les camps de mineurs, parmi les Indiens et les noirs.

La petite église de Cal-lao est le seul édifice du pays de l'or.

Les cases des mineurs au flanc de la montagne de l'or s'élèvent au milieu des crevasses que l'on a vidées de leur trésor.

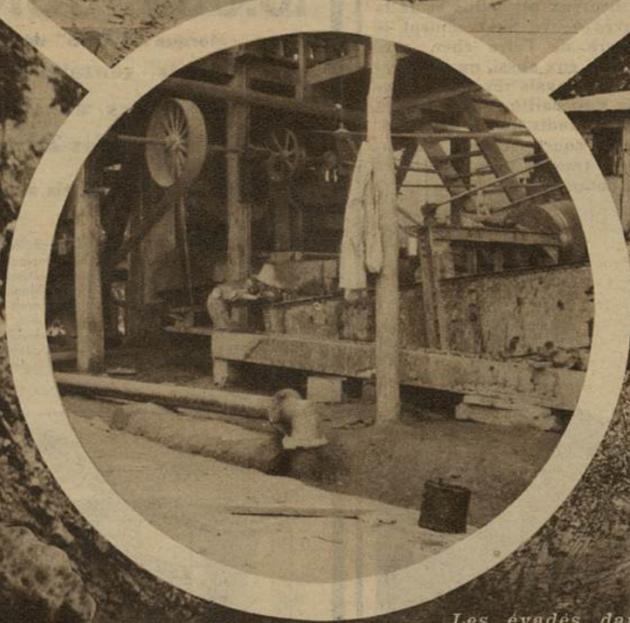
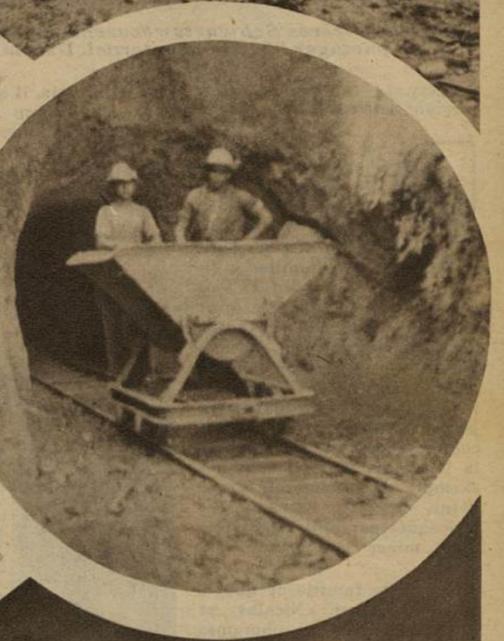
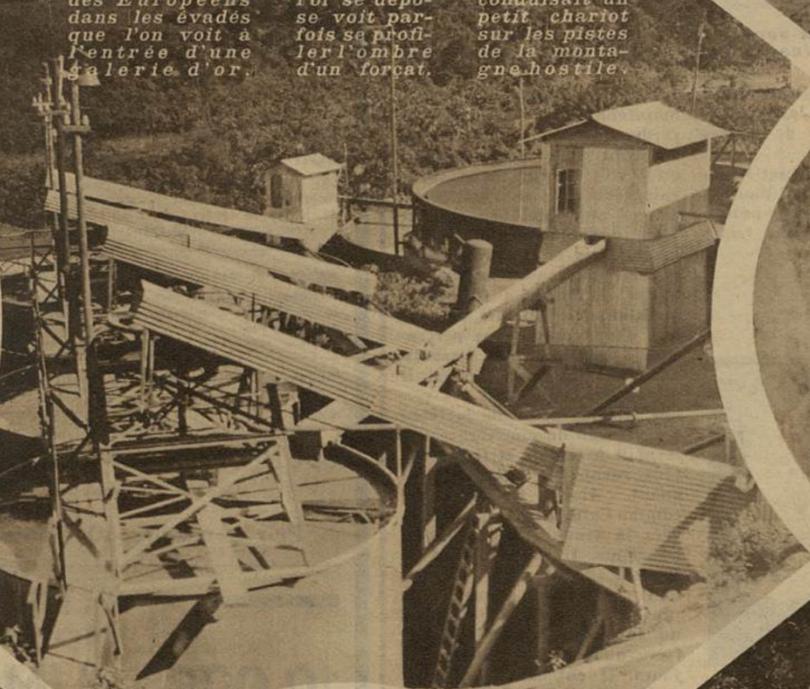
GRAND REPORTAGE

DE HENRI DANJOU

Reconnaît-on des Européens dans les évadés que l'on voit à l'entrée d'une galerie d'or.

La cuve où l'or se dépose voit parfois se profiler l'ombre d'un forçat.

Un évadé conduisait un petit chariot sur les pistes de la montagne hostile.



Les évadés dans les rochers et les chantiers de la montagne de l'or accomplissent un labeur terrible qui leur apporte plus souvent la mort que la richesse.

Un évadé croyait avoir laissé son passé derrière son masque de fer. Il me supplia de ne pas le dénoncer.

FATS DIVERS

La terre meurtrière



Les quatre frères Schwartz vécurent en paix sous le toit familial jusqu'au jour où il fallut partager l'héritage paternel. Une haine féroce les dressa l'un contre l'autre.

Creutzwald (de notre correspondant particulier).

DANS UN coin charmant de la terre lorraine, le petit village de Merten semble se cacher au milieu des bois. Une centaine de familles y vivent paisiblement du travail des champs et de la mine toute proche. Pour le voyageur qui passe furtivement, il semblerait que la paix règne complète parmi cette population laborieuse et profondément pieuse. Malheureusement, là, comme dans tous les coins de la terre, les gens ne sont pas exempts de méchanceté et de haine, de cette haine féroce provoquée par l'intérêt parfois bien mince qui ruine des foyers.

Une belle famille de quatre enfants, Henri, Nicolas et Pierre Schwartz, hommes sains et vigoureux, habitués au dur travail de la terre et du sous-sol, vivaient en paix sous le toit familial. Ils s'aimaient, certes, comme doivent s'aimer tous ceux qui ont vécu sous le même toit, mangé le même pain, reçu les mêmes caresses maternelles. Mais cette paix fut troublée à partir du jour où il fallut se partager le maigre héritage paternel. Ce fut aussitôt la série des disputes alimentées par une jalousie aveugle et mesquine, et à diverses reprises des tribunaux durent sévir pour des coups que les frères ennemis s'étaient sauvagement portés.

Depuis des années donc, les quatre frères avaient l'un pour l'autre une haine atroce qui laissait prévoir le plus grand malheur, le jour où elle se donnerait libre cours. Ce jour arriva le 20 juin dernier. Le soleil venait de se lever et plongeait ses rayons dans la campagne lorraine, encore humide des averses de la nuit. Il fallait profiter de l'averse et du soleil pour planter des betteraves, provision d'hiver du bétail, et Pierre Schwartz, malgré ses 51 ans, s'était levé avec le jour.

Par un sentier qui se perd dans les seigles, suivi de sa femme et du plus jeune de ses

quatre enfants, il s'était rendu dans un champ labouré, à quelques centaines de mètres de la localité.

Il attaqua le dernier sillon près du sentier, tenant dans sa main droite le plantoir pointu et de l'autre quelques frères



Le fils et la femme du malheureux Pierre Schwartz.

plantes puisées dans une corbeille. Soudain, derrière le seigle qui lui cachait la vue, il entendit un bruit de pas qui avançait vers lui tranquillement. Lorsqu'il détourna la tête pour voir ce promeneur matinal, Pierre resta figé. Son frère Nicolas venait de surgir. Alors, toute cette poésie de la nature ne put arrêter l'élan de la haine, et le chant de l'alouette se tut pour faire place aux cris lugubres de la mort.

En un clin d'œil, les yeux se sont défilés et les deux frères vont s'entre-déchirer. Une détonation sèche éclate au milieu de cette plaine tranquille que le soleil dore de ses rayons. Nicolas a tiré à bout portant dans l'entre-bâillement de la chemise ouverte. Pierre porte ses mains au cœur, il chancelle, il fait quelques pas en arrière, la tête ballante. Il veut parler, mais un flot de sang le fait défaillir. Une dernière fois, ses yeux regardent le ciel serein, la terre si belle, ses enfants et sa femme qui, à l'autre bout du champ, sont figés au sol par la frayeur.

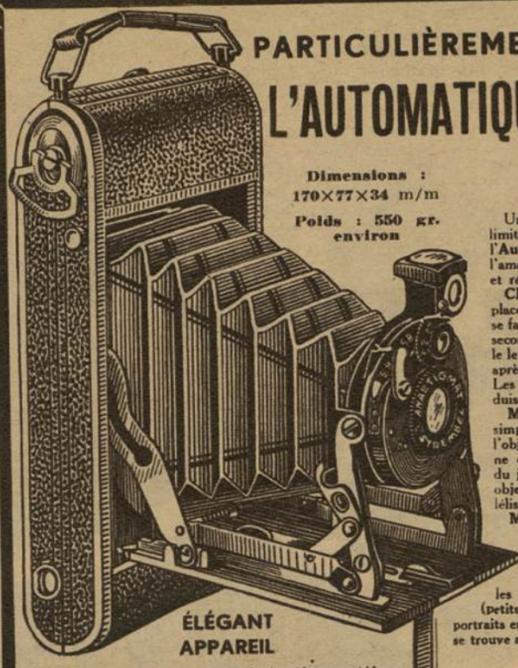
La haine a fait son œuvre et maintenant le fratricide regarde son frère, hébété. Il voudrait sans doute que ce qu'il voit ne fût qu'un mauvais rêve et il est prêt à renoncer aux quelques ares de terre qu'il jaloua si féroce. Mais il est trop tard ! Sur la poitrine ruisselante de Pierre, la sueur a fait place maintenant à un filet de sang qui, d'un trou à peine perceptible, s'échappe par sursauts. A la vue du sang, qui est le même qui coule dans ses veines, Nicolas détourne la tête ; il a vu l'œil de son frère qui se fermait à jamais et il ne veut plus revoir ce regard sanglant. Alors, il se sauva, comme Cain, à travers champs, vers la lande qui l'a conduit au crime. Il passe devant sa femme, devant ses champs, qu'il ne reverra sans doute plus jamais, et il fuit comme un fou, loin de l'œil de son frère qu'il a fermé pour toujours. Il entend les cris des malheureux orphelins et de la pauvre veuve qui remuent le cadavre de l'être cher, avec l'espoir, eux aussi, que ce n'est qu'un mauvais rêve. Hélas ! le sang s'est caillé et la chair est froide, tandis que le frère criminel court, éperdu, tremblant, traqué, vers la justice des hommes.

N. NASICA.



Pierre Schwartz s'éroula mortellement frappé, tandis que son frère (à droite) fuyait, éperdu, à travers champs.

PARTICULIÈREMENT RECOMMANDÉ L'AUTOMATIQUE "STREMBEL"



Dimensions :
170x77x34 m/m
Poids : 550 gr.
environ

POUR PELLICULES 6x9

Une simplicité de manipulation poussée à l'extrême limite, un ensemble de dispositifs nouveaux caractérisent l'Automatique « Strembel » : ils suppriment, pour l'amateur, tous risques d'erreurs ou de fausse manœuvre et réalisent un automatisme parfait.

CHARGEMENT AUTOMATIQUE. — La mise en place de la bobine — opération si fastidieuse d'habitude — se fait, avec l'Automatique « Strembel », en quelques secondes et sans aucun titonnement. Il suffit de relever le levier et de le ramener ensuite à sa position primitive, après avoir déposé la bobine au fond du logement. Les deux axes sur lesquels pivote la bobine s'introduisent automatiquement dans les trous correspondants.

MISE EN BATTERIE AUTOMATIQUE. — Une simple pression suffit pour ouvrir l'appareil et amener l'objectif à sa place normale. Un système de leviers, qui ne comporte aucun engrenage susceptible de prendre du jeu, agit comme une véritable tenaille sur le porte-objectif et le bloque automatiquement, en parfait parallélisme avec l'arrière de l'appareil.

MISE AU POINT AUTOMATIQUE. — L'Anastigmat « Strembel » possède une telle profondeur de champ que l'on peut se contenter de trois réglages, en se basant simplement sur la nature du sujet : infini pour les panoramas ou les paysages ; 5 mètres pour les sujets rapprochés (petits groupes, scènes de genre) ; 2 mètres pour les portraits en buste. Toute erreur dans le calcul des distances se trouve ainsi éliminée.

ÉLÉGANT
APPAREIL

de conception et de fabrication entièrement française. Construit en grande série.

**Prix : 275 francs au comptant
ou 300 fr. payables 25 fr. par mois
SOIT AVEC UN CRÉDIT DE 12 MOIS**

Sac spécial, en cuir havane, comportant une griffe intérieure permettant le placement d'une bobine de pellicules de réserve. Prix au comptant : 45 francs. — Prix à crédit : 50 francs.

profondeur de champ rendant pratiquement impossible toute erreur de mise au point.
Obturbateur faisant la pose en un et deux temps, l'instantané au 1/25^e, 1/50^e, 1/100^e de seconde, fonctionnant au doigt ou au déclencheur. Diaphragme à iris, repères gravés à la partie supérieure de l'obturateur et demeurant visibles même pendant la visée.

Chaque appareil est livré en boîte carton avec un déclencheur métallique et une instruction très détaillée.

Pellicules de la célèbre marque française LUMIÈRE, la bobine de 8 poses 6x9... 8.25
6 1/2 x 11... 10.50

Nous pouvons aussi fournir ce même appareil en format 6 1/2 x 11 au prix de :
350 fr. au comptant ou 385 fr. payables 30 fr. par MOIS

SAC cuir havane 6 1/2 x 11, sans griffe intérieure, ce format ne le permettant pas.

Prix au comptant : 54 fr.

Prix à crédit : 60 francs, payables 5 ou 6 francs par MOIS

A TITRE DE RÉCLAME Nous sacrifions

10.000 JUMELLES A PRISMES

Marque "SIRIUS" déposée
Au prix sensationnel de
**250 francs au comptant
ou 275 fr. payables 25 fr. par mois**
(Pas même deux fois le prix d'avant-guerre)

Désignation :
GROSSISSEMENT 8 FOIS. — Objectifs de 26 mm de diamètre, grande luminosité et grand effet stéréoscopique. Corps aluminium fondu, recouverts d'un granité gommé inaltérable. Branches articulées permettant tous les écarts d'yeux. Monture émaillée noire. Mise au point par molette centrale, oculaire droit correcteur. Cordon sautoir pour le port de la jumelle hors de l'étui. Livrée en étui tout cuir brun, cousu sellerie avec courroie bandoulière. Champ linéaire à 1.000 mètres : 100 mètres. Diamètre de l'anneau oculaire 3,2. Luminosité 10,3. Poids avec étui 900 grammes. Hauteur fermée 127 mm.



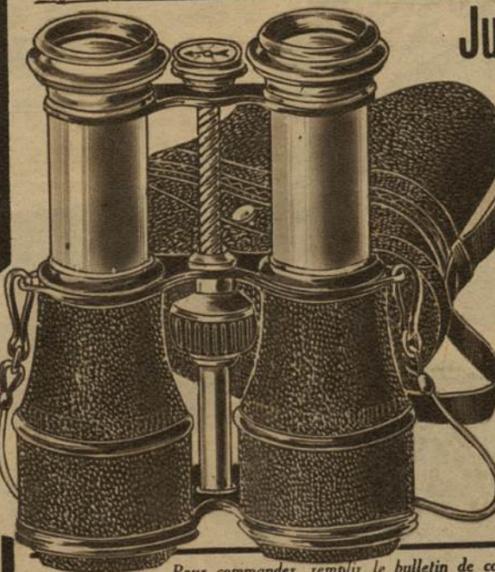
GROSSISSEMENT
8 FOIS

Jumelles "Strembel" N° 8 - Jumelle marine long-cours

Portée 22 kilomètres - Poids : 375 grammes. Ce véritable instrument de précision est construit d'un maître irréprochable. De forme haute, notre jumelle, dont la portée est de 22 kilomètres, mesure 45 mm de diamètre à sa plus large ouverture, le développement des oculaires et des objectifs atteint 14 centimètres. Elle est gainée en maroquin noir, la monture tout en cuivre laqué noir brillant avec canon militaire, spirale en cuivre nickelé, porte à sa partie supérieure une boussole directrice dont l'utilité sera certainement appréciée des touristes, cyclistes, voyageurs. Cette jumelle, par sa forme et sa disposition à 6 lentilles achromatiques supérieures, permet d'obtenir un champ de vision très vaste avec un maximum de clarté ; elle grossit environ six fois.

Nous la livrons dans un élégant étui cuir cousu sellerie avec courroie cuir bandoulière et un cordon sautoir permettant de la porter sur soi avec ou sans étui. Son prix est extrêmement réduit, 120 fr. seulement, et les conditions de paiement à partir de 10 fr. par mois, soit un CREDIT DE DOUZE MOIS permettent à tout le monde d'en faire l'acquisition.

N° 9 - Modèle supérieur très soigné, optique de choix
Prix : 150 fr. - PAYABLES 10 ou 15 fr. PAR MOIS
Au Comptant 10 % d'Escompte



Pour commander, remplir le bulletin de commande et l'adresser à la

Maison Pierre STREMBEL (Fondée en 1906)
LES SABLES-D'OLONNE (Vendée)

Veillez m'adresser votre du prix de
francs, que je paierai à raison de frs par MOIS, le 1^{er} versement à la
réception et ensuite je verserai moi-même chaque mois, au crédit du compte de chèques postaux :
NANTES n° 5324, le montant d'une mensualité ; ou au comptant au prix de frs
Le 193...

Signature :
Nom et prénoms
Qualité ou profession
Adresse de l'emploi
Domicile



Il était une heure du matin quand Debaère, libéré le soir même de la prison de Douai, arriva rue Blaise-Pascal, dans l'humble logis de briques rouges de son frère.

LA GRÂCE DU FORÇAT



C'est ce soir-là que Debaère, débarrassé d'une épouvantable obsession, fit le récit de sa vie tourmentée à notre collaborateur — souvenirs d'une affreuse fatalité.

Tourcoing (de notre envoyé spécial).

Dans la semaine même où paraît l'article de notre collaborateur Henri Danjou, sur la Montagne aux entrailles d'or, une grâce bien venue met fin au calvaire de l'évadé Jean-Baptiste Debaère, qui en revient...

Détective se félicite de cette mesure de bienveillance, qu'il a le premier réclamée, et dont tout l'honneur revient à M. Inghels, député-maire de Tourcoing, et à M^e Kahn, avocat du malheureux.

Certes, la culpabilité de Jean-Baptiste Debaère n'était nullement prouvée et en dix-huit ans de travail acharné, il avait donné des preuves évidentes de sa bonne foi et de son honnêteté. Sans les amitiés spontanées qui l'ont arraché à son destin, il serait aujourd'hui sur la route du bagne...

Debaère gracié, ne libérera-t-on pas aussi Seznee et Gaucher, l'un qui est au bagne, l'autre qui va y partir, et qui tous deux sont peut-être innocents ?

■ ■ ■

DEBAÈRE, préparez vos affaires, vous êtes libéré...

— Libre ?

Jean-Baptiste Debaère a enveloppé son gardien d'un regard craintif. Libre ! C'était la première fois qu'il entendait prononcer ce mot, après trente-deux ans d'anxiété.

Il a douté de la réalité jusqu'au moment où on lui a fait signer le registre d'écrou, jusqu'à ce qu'il aperçût dans l'encadrement d'une porte la barbe fleurie et le bon visage du député-maire de Tourcoing, M. Inghels; qu'il entendit les compliments joyeux de son avocat et de son beau-frère.

Le directeur de la prison lui a serré la main.

— Bonne chance, Debaère. Je ne vous reverrai plus, sans doute. Vous êtes un brave homme !

Debaère pleura !...

Il y a loin de la prison de Douai à Tourcoing. L'auto que les amis de Debaère avaient frétée les emporta à la nuit. Il était une heure du matin quand ils arrivèrent rue Blaise-Pascal, dans l'humble logis du frère du forçat...

Une maison de briques rouges, conçue comme toutes les maisons ouvrières du Nord, avec de l'espace et de la lumière, où des gosses éveillés découvraient un oncle qu'ils n'avaient jamais vu, dont à peine on osait leur parler, une belle-sœur qui lui préparait un lit frais...

Debaère, débarrassé d'une épouvantable obsession, recouvrait un toit...

M. Inghels, son avocat, ses parents ont reçu ses premières effusions. Nous n'avons pas été oubliés. Jean-Baptiste Debaère a remercié chaudement *Détective*.

C'est ce soir-là qu'il nous raconta sa vie tourmentée...

■ ■ ■

Une destinée affreuse pèse sur certains êtres. Debaère évoquait la nuit terrible de 1902 où on l'accusait d'avoir tué.

Nul ne l'avait vu : on avait seulement découvert à vingt mètres de la maison du crime, des chaussures qui lui appartenaient. Celui qui fit cette trouvaille était un de ses parents. Ce fut son accusateur.

Accusateur ou meurtrier qui cherche un bouc émissaire ? Faut-il s'en tenir aux paroles qu'un juste ressentiment dicte à un condamné qui est resté douze ans au bagne et dix-huit ans en revision ? Debaère affirme qu'une femme qu'il aimait, sa propre sœur, l'adjura de se taire, en disant que puisqu'il était innocent, il était de son devoir de n'accuser personne, que le doute où étaient à son sujet la police et le jury lui serait profitable... Il promit de se taire. La même femme, éplorée, lui rappela cette promesse dans la salle des assises, en lui jetant un regard suppliant. Il se tut...

Quand il quitta le box, il était condamné à rester, pendant vingt ans, dans la chaîne des forçats, pendant quarante ans en Guyane...

De son séjour au bagne, Debaère nous parla peu. Comme tous les forçats, il avait pensé à s'évader. Deux fois il se heurta aux pistes infranchissables de la brousse... Deux jours de marche lui apprirent qu'il ne suffisait pas de pouvoir supporter le supplice de la faim, de la soif et du soleil tropical, les blessures que font les ronces aux pieds et aux mains pour pouvoir gagner le cœur de la Belle... Il nous raconta seulement sa dernière évasion. Elle se produisit lorsqu'il se croyait acclimaté au bagne. Il était alors devenu préposé aux petites tâches du pénitencier, à la cuisine, au canotage, lorsqu'un soir, vers onze heures, de rudes compagnons vinrent le secourir dans son lit.

— Tu es un bon navigateur, disaient-ils. Veux-tu partir avec nous ? Nous avons une « voiture » toute prête !...

Et il fut avec eux. Pour ceux qui connaissent maintenant la route de l'évasion, le chemin est facile à suivre. Ils obliquèrent vers la haute mer quand ils aperçurent les terribles bouches de l'Orénoque, et se dirigèrent vers La Guyane, le grand port de Caracas. Ils atterrirent en dehors du port, afin de ne pas se faire reconnaître. Puis, chacun tenta la chance pour son propre compte...

Une vie de chemineau commença pour Debaère. Les villes lui paraissant dange-

Debaère, en recouvrant un toit, trouva des gosses éveillés qu'il n'avait jamais vus.

reuses, il partit à pied dans la grande savane, vers Barancas, puis de Barancas à El Cavao, pays de l'or. Quand il y arriva, un évadé-ingénieur, dirigeant une des galeries de l'or, Debaère m'a affirmé qu'il ne la dirigea pas longtemps, car on l'accusa de vider les cuves d'or pour son propre compte. Debaère, plus honnête, y fut plus heureux, bien que le travail fût très dur, puis il revint vers les villes; les dangers de la recherche de l'or effrayaient ce paysan du Nord. Ce n'était pas un homme d'aventures... Il gravit, à partir de Caracas, les villes des Andes, jusqu'à la frontière de Colombie. Quand il y arriva, d'énormes tableaux annonçaient dans les petites villes la guerre des grandes nations européennes. Debaère emprunta un livret militaire à un émigrant français; il vint se présenter à l'Ambassade et se fit rapatrier. Il avait enfin trouvé le moyen de revenir dans sa patrie : c'était pour essayer d'y mourir...

Il se trouvait sur le bateau où Pierre Arbaud et les quinze évadés de Carupano se firent rapatrier, mais sous leurs vrais noms de forçats. On les envoya au bagne, Debaère, caché sous le nom de Lhermitte, partit pour la guerre. On le vit au 10^e alpins, puis au 121^e bataillon de chasseurs. Quand la guerre se termina il pouvait se glorifier de quatre blessures; il était décoré d'une croix de guerre à plusieurs palmes. Il était proposé pour la médaille militaire...

Démobilisé, il travailla. Debaère nous montrait avec orgueil un certificat que, au moment de son arrestation, un de ses anciens chefs lui décerna, sans qu'il l'eût sollicité : « *Honnête jusqu'à l'intégrité, travailleur dans toute l'acception du mot, une quantité de faits ayant prouvé sa sensibilité pendant neuf ans, je me refuse à croire à sa culpabilité* ». Il travailla jusqu'au jour où la fabrique où il était employé ferma ses portes...

Alors commença le nouveau drame de Debaère... Quand il nous le raconta, l'émotion rendit hésitante sa voix. Il se trouva sans travail et sans pain... Une femme avec qui il vivait venait de mourir. Une autre femme l'aimait...

Privé de ressources, craignant chaque jour d'être découvert, repris, l'évadé parut tergiverser... Puis il prit une décision courageuse...

Il alla trouver la femme qu'il désirait épouser, et lui raconta sa vie... Elle le crut fou. Il lui demanda de croire à son innocence, lui affirmant qu'il allait se constituer prisonnier, mais qu'il se ferait innocenter d'une accusation injuste et qu'en tous cas il n'accepterait jamais de lier une existence qu'il respectait à celle d'un forçat. Elle le supplia d'aller voir un médecin... Néanmoins, Debaère se rendit à la gendarmerie de Metz et fit sans détours une confession aux représentants de la loi... On la lui fit répéter plusieurs fois tant elle était incroyable. On le cherchait depuis si longtemps pour lui annoncer qu'il allait recevoir la médaille militaire !...

La femme, qui lui garde encore un grand amour, écrivit alors aux siens : « *C'était un brave homme. Il souffrait souvent des blessures à la tête qu'il avait reçues à la guerre. Souvent il pensait à sa famille; il avait le cafard. Alors ces jours-là il buvait un peu... Dites-lui que j'espère bientôt le revoir.* »

— Je suis innocent, répétait Debaère... Si je me suis laissé condamner, c'est à cause de ma sœur mourante et parce que j'étais parrain d'un enfant qui touchait de près à l'assassin.

Ce qu'il fallut d'efforts à M. Inghels et à M^e Kahn pour empêcher son retour au bagne, seul le député-maire de Tourcoing et l'éminent avocat pourraient le dire. Modestement ils se taisent. Ce qu'ils acceptent de reconnaître c'est que, alors que la cause de l'évadé innocent paraissait perdue, M. Lebrun, Président de la République, se laissa toucher par des interventions émouvantes...

— Maintenant je vais travailler, nous a dit philosophiquement Debaère.

— Et pendant ce temps on te fera réhabiliter ! a ajouté son frère...

Il y avait trente et un ans qu'ils ne s'étaient revus. Ils se sont embrassés silencieusement.

Luc DORNAIN.

Reportage photographique « *Détective* ».

Debaère fut reçu à l'hôtel de ville de Tourcoing par M. Inghels, député-maire.



Le hasard ne décida pas de la rencontre. Ce soir-là, Grisoni, dit Antoine-le-Frisé, aboyeur dans un cercle clandestin de la Porte Saint-Martin, était arrivé dans le tripot, secoué de rage. — Ma femme s'est tirée la nuit dernière ! Si je connaissais le salaud qui me l'a soulevée !...

Les amis du Frisé eurent un drôle de sourire : — Demande-donc à René-le-Placeur ! Une sueur glacée perla aux tempes de Grisoni. Il se précipita au téléphone. Le café où René-le-Placeur avait établi son quartier général était relié au même central que le tripot. La communication fut brève : — Allo !... C'est toi, René ?... J'aurais à te parler.

— Quand tu voudras ! — Alors, tout de suite, sur le « Topol » ! Durant une heure, les deux hommes s'observèrent. René-le-Placeur allait et venait sur le trottoir de droite. Le Frisé marchait à sa hauteur sur le trottoir de gauche. En dépit des voitures, les adversaires ne se quittaient pas des yeux.

René-le-Placeur s'engagea sur le boulevard de Strasbourg. En face, Grisoni fit de même, puis, soudain, traversa la chaussée. Le choc mortel eut lieu devant la terrasse du « Globe ». Les deux hommes savaient qu'ils se battraient à mort, que l'un d'eux, au moins, allait se faire crever le ventre, tandis que l'autre risquait vingt années de bagnes. Rien ne les arrêta. La brasserie regorgeait de monde. Avec un beau mépris de la vie humaine, Grisoni tira sans attendre. Le placeur reçut cinq balles dans la poitrine ; il s'éroula d'un seul coup. La scène avait été si brutale que nul ne pensa au danger. Ceinturé, lynché, le meurtrier hurlait :

— Sa peau m'appartenait !... — Sauvage, cria quelqu'un, votre victime n'était pas armée. On releva le cadavre. Deux revolvers roulèrent sur l'asphalte. René-le-Placeur en avait un dans chaque manche.

■ ■ ■

La nouvelle courut les bars. La pègre qui gravite autour de la Porte Saint-Denis s'empara du drame.

En rentrant du commissariat, je m'arrêtai dans un de ces débits où les hors-la-loi traînent leur oisiveté, tavernes étranges où j'ai pris l'habitude d'aller chercher l'origine et la cause de ces rixes sanglantes, en apparence banales, au fond mystérieuses et tragiques.

— Le coup est régulier ! m'assura Gustave l'Incendie. Grisoni a mis le gars en l'air proprement. C'est plus franc que l'affaire Rolhion...

Célestin Rolhion ! Un cuisinier de grand hôtel, trafiquant notoire, qui vidait les offices pour approvisionner, en femmes, les maisons closes de province. Rolhion avait pour régulière la grande Marcelle. Foujard, un de ses amis, la lui souffla. Rolhion apprit que la fugitive demeurait en garni, avec Foujard, rue de Bondy. La loi du milieu lui permettait d'abattre son rival. Il avait horreur du sang. Il vint seulement, en voiture, réclamer la fille volage. Trois hommes épiaient son arrivée. C'était un soir de mars dernier. Il faisait jour encore. Rolhion n'eut pas besoin de descendre de voiture. Trois balles l'avaient cloué sur les coussins.

Le blessé est à l'hôpital, Foujard s'est réfugié à Barcelone. La grande Marcelle est à Buenos-Ayres.

— C'est une méchante exécution ! conclut Gustave l'Incendie (on l'appelle ainsi à cause de sa crinière rousse).

Milo-le-Corse hocha la tête :

— Dans les deux cas le coup est régulier. La loi du milieu c'est la mort. Tant que la justice se refusera à arbitrer nos différends, nous serons contraints de nous servir nous-mêmes. Je ne dis pas qu'on n'abuse pas un peu de la facilité de tirer au brownie. Le revolver est une arme plus lâche. Pourtant, beaucoup d'entre nous en ont connu la belle époque, l'époque où l'on se colletait à bras-le-corps, où l'on se balafrait, où l'on s'ouvrait la gorge. L'époque romantique de Lecca, de Menda, de Liabeuf, où les adversaires, nus jusqu'à la ceinture, luttaient la lame au poing, entre les filles, sur un terrain jonché de tessons de bouteilles...

— Des blagues, interrompit Gustave, on vide nos querelles avec autant d'estomac qu'autrefois... La loyauté, c'est un souvenir. Aujourd'hui, on règle des comptes. D'ailleurs, les articles du code n'ont pas varié d'une lettre : Régularité, Loyauté, Égalité, Silence !...

Toute la loi tacite et cruelle du « milieu » se résume en ces quatre mots. C'est le catéchisme des mauvais garçons. Mais ceux qui se sont donné pour conduite une marche en zigzags par delà les frontières sociales ne sauraient vivre sans enfreindre eux-mêmes, au moins une fois, aux règles de la pègre.

Les souteneurs ne parlent que de loyauté, d'égalité, de silence, et tout en eux est fourberie, orgueil et délation.

Voilà pourquoi la loi du « milieu » fait couler un peu chaque jour le sang des hors-la-loi.

■ ■ ■

Régularité ! loi de mort.

Qu'entendent, par être réguliers, souteneurs et filles ? Un souteneur doit vivre des gains

d'une seule fille, et s'il veut prendre une seconde femme, un « doublard », il ne doit, en aucun cas, empiéter sur les femmes des autres.

Une fille est obligée de gagner en se prostituant l'argent que son protecteur s'empresse de « flamber » dans les cafés ou sur les champs de courses. Elle doit monnayer ses faveurs à des malades, à des êtres repoussants. Mais elle n'a pas le droit d'accorder la plus petite privauté à un homme du « milieu ».

— Rappelez-vous, continua Milo-le-Corse. En décembre dernier, Fifi-le-Blond se trouvait dans un bal de Belleville. Il fumait. Passe près de lui la femme de Paulo-du-Trône. La drôlesse lui demande une cigarette. Par jeu, il tend son mégot à la fille qui, en riant, aspire à pleine lèvres une bouffée de fumée. Aussitôt, quelque chose passe en sifflant au-dessus des tables. A trois mètres, Paulo avait planté son couteau dans la gorge de Fifi, lui tranchant une artère. Le sang gicla ; personne n'intervint. Alors Fifi se leva, comprimant sa gorge des deux mains :

— C'est bien fait pour ma g... ! ragea-t-il. Et il sortit. Il resta deux mois à l'hôpital. La régulière d'un copain est une chose sacrée. A qui tourne autour, à qui l'enlève, la mort n'est pas de trop. Prendre la femme d'un souteneur, c'est retirer à celui-ci son gagne-pain et sa raison de vivre. Aussi, sur ce chapitre du code, les règlements de comptes sont-ils fréquents, féroces, rapides.

Trois cents par an. En moyenne. Trois cents exécutions dont le public n'entend même pas parler, car les blessures ne sont pas toujours graves. Pourtant, de semaine en semaine, la chronique est défrayée par un de ces drames...

Cruciani avait possédé à Buenos-Ayres et à Rosario, des « quilombos » florissants. Il avait tenté d'établir, là-bas, le trust des femmes. Il était rentré en France, très riche, ramenant la belle Marie Jubin.

Marie Jubin appartenait à un autre. Cruciani pensait n'avoir rien à craindre. La distance qui le séparait de son rival était énorme. Un matin, une concierge de la rue Frochot, en ouvrant son immeuble, reçut entre ses bras un homme criblé de balles. On ne sut jamais qui avait exécuté l'ancien tenancier de Buenos-Ayres. La loi du milieu se moque des distances.

Et du temps. C'est un peu avant guerre que Borricini vola la femme de Jojo-l'Arsouille. C'est en 1926 que Jojo-l'Arsouille, rencontrant son rival, lui planta un poignard dans le ventre. Treize ans après l'affront !...

Jean-le-Tatoué, de son vrai nom Jean Alban, était représentant en médailles bénites. Il hantait les pèlerinages, les cathédrales. Il était aussi placeur. Dans chaque ville, il visitait les presbytères et les maisons de joie.

Il ramena de Montélimar une soubrette dé-lurée : Marinette. Il nippa Marinette et, un matin, il l'abandonna boulevard de Clichy avec ces simples mots :

— Explique-toi... Je reviendrai te chercher ! Il revint. Marinette avait changé d'homme. Elle lui avait préféré Stéphane Oudard, dit Fanfan, un beau voyou de la Butte.

— Bon, concéda Alban, garde-là : mais elle m'a coûté déjà pas mal d'argent. Tu dois me le rembourser !

— D'accord. Combien as-tu dépensé ?

— Cinq cents francs !

— Je ne les ai pas sur moi. Viens ce soir à Montmartre, rue Muller, on s'arrangera !

Ils s'arrangèrent à la loyale, sous la nuit sombre, au pied des deux cents marches qui mènent au Sacré-Cœur.

Jean-le-Tatoué y laissa sa peau. Et Fanfan, sa liberté.

■ ■ ■

Loyauté ! Loi de mort...

Dans le milieu, les affaires de femmes sont toujours des affaires d'argent. Aussi, la loyauté en affaires déclenche-t-elle les mêmes violences. Les souteneurs n'aiment pas être roulés.

Micheletti, toute sa vie, avait réglé ses différends aux poings et à la lame. Il possédait des bordels un peu partout dans le monde. Il roulait sur l'or.

Il tua, un jour, un policeman de Londres. Dans un taxi, un autre soir, Dédé l'Argentin lui logea deux balles dans les reins. A peine remis, il se trouvait, un midi, assis à une table du Café des Palmiers, place Blanche, avec Bébert l'Algérien, Gode et Gory. Une discussion mauvaise éclata, suivie d'une fusillade. Micheletti seul s'en tira. Les trois autres ne survécurent pas trois mois à leurs blessures.

Micheletti était riche. Il était ladre aussi. C'était le plus vieil habitué d'une brasserie tranquille de l'avenue des Batignolles. Juan Castaner, à qui il devait quelques milliers de pesetas, vint le relancer dans cette taverne. Micheletti avait cinquante mille francs sur lui. Mais, rembourser un homme à qui, jadis, il avait dû emprunter, ça jamais ! Ne jamais rendre, c'était là le secret de sa fortune. Castaner crevait de faim, il avait les joues creuses, l'œil ardent. L'autre caressait ses joues rebondies.

— Fous-moi le camp, je ne te dois rien !

— Salaud... Si demain je n'ai rien, je te descends.

L'insulte. La menace. Micheletti

Une mère éplorée et quelques parents charitables vinrent, seuls, accompagner au cimetière la dépouille de Poznanski, le danseur de minuit.



Régularité ! Le souteneur qui empiète sur le « domaine » de ses collègues expose à subir le châtiment des hors-la-loi.

bondit. Sa force était herculéenne. En deux coups de poings, il fracassa la tête de l'importun, qui se sauva en hurlant.

Une heure plus tard, sifflant, le nabab descendait la rue de Pétrograd, entouré de ses gardes. Derrière lui, à une allure folle, un homme se mit à courir.

— Planque-toi, Michel, il a un feu ! Micheletti se jeta à terre. Trop tard. Il roula sans vie, la nuque broyée, exécuté. Castaner est au bagne...

Un an plus tard, Pedro Rossemarin, Tesone, dit Cabaco, et Edouard Pronsato, les plus fameux tricheurs de la pègre internationale, discutaient à propos, une nuit, à la terrasse du Café de Madrid, sur les grands boulevards.

Ils avaient, la veille, soulagé un pont de quatre cent mille francs. Alonzo Fernandez, benjamin de l'association, n'avait rien touché sur l'affaire. Il réclamait furieusement sa part aux trois autres, qui refusaient, disant qu'ils avaient rendu l'argent à leur victime.

— C'est faux ! cria Fernandez.

— C'est vrai... Tu n'auras rien. Trois détonations claquèrent, affolant la foule. Trois seulement. Fernandez, depuis douze heures préparait ce « carton ». Il avait visé juste; les trois autres étaient morts. Fernandez est au bagne...

Comme Castaner... La loi du milieu ne connaît pas d'autre alternative : la mort ou l'infamie !

■ ■ ■

Egalité ! Loi de mort.

Le code de la pègre ne prévoit aucune hiérarchie. Un souteneur en vaut un autre. La richesse seule les sépare. La force aussi, parfois...

Mais les « tueurs » ne se taillent, au soleil de minuit, qu'une suprématie éphémère et dangereuse. Qui gêne doit être supprimé.

Exécuté Jo-la-Terre. Exécuté le « Pacha-Rouge ». Les mauvais garçons savent s'associer pour détruire les fauves qui ravagent leur jungle.

Marcel Chaussat, le « Pacha-Rouge », le plus vieux souteneur de Toulouse, imposait, malgré son âge, la crainte de ses biceps énormes et de son browning au tir réglé comme une mécanique.

Il luttait depuis dix ans contre les caïds de la ville. Un soir, il entra dans un bar où étaient les caïds. Sous la menace du revolver, il eut l'audace de les dévaliser. Puis, par gloriole, il leur administra une raclée retentissante.

— Nous aurons ta peau ! jurèrent les caïds.

De ce jour, le « Pacha-Rouge » ne sortit plus qu'accompagné de sbires décidés à tout. Dans la rue, dans les débits, partout, le « Pacha » se planquait toujours dans les encoignures des portes et des murs.

— Comme ça, ils ne m'auront jamais par derrière... Et s'ils veulent me descendre par devant, il faudra qu'ils fassent vite !

Un jour, le « Pacha-Rouge » se trouvait à Bordeaux. Son fils, le matin même, avait gagné un championnat de boxe. Chaussat se sentait vivre; là, au moins, il ne se méfiait pas. Il ignorait que les caïds le suivaient depuis la veille. Il entra, très gai, dans un estaminet du quai de Bacalan. Les autres pénétrèrent derrière lui et l'encerclèrent. Ils le forcèrent à s'asseoir dans l'embrasure d'une fenêtre. Un inconnu veillait derrière la vitre.

Le Pacha-Rouge, inquiet, colla ses épaules épaisses au carreau.

— Alors ? gouilla-t-il.

Il reçut dans le dos, à travers la vitre, douze balles...

Joseph Casas, dit Jo-le-Balafré, se croyait imbattable. Comme Bauer, cette autre terreur, il avait mis à mal plusieurs de ses confrères. Ils étaient au moins quinze souteneurs bafoués par lui, qui répétaient :

— Jo-le-Balafré ? Moi, un jour, je le mettrai en l'air !

Des quinze, lequel tint parole ? On l'ignorera toujours. Mais Jo fut exécuté, par surprise, dans une baraque en planches, bâtie sur une île de la Seine, à Andrésy...

Il ne vit sans doute pas, lui non plus, son agresseur. Il fut atteint sur son lit, en plein sommeil. On savait qu'il allait se reposer là-bas, chaque samedi. On profita d'une nuit sombre, orageuse, où les eaux étaient noires, où le vent hurlait. Nul ne pouvait plus lui porter secours.

Un de ses pairs l'avait abattu, comme on abat une bête enragée...

La crise sévit dans l'armée des hors-la-loi, plus que partout ailleurs. Les filles se défendent mal, les clients se montrent plus difficiles et moins généreux. La carrière est encombrée, les apprentis souteneurs, « les harbillons », sont renvoyés à leur mère avec de sévères corrections.

Il en est tout de même que rien ne désespère. Il est des « demi-sel » qui lutteraient contre le diable pour se maintenir dans le milieu, coûte que coûte. Combien y laissent leurs écailles et quelquefois leur peau, tel Cremona, cet ambitieux métèque qui, de croupier, voulut passer souteneur ! Il enleva, au béguin, la régulière de Guitton-la-Douceur. Guitton, lui, était un homme, un vrai. Il appliqua scrupuleusement le code.

— J'ai mis un peu de plomb dans la tête de ce gamin, gouailla-t-il.

■ ■ ■

Loi de mort enfin, le silence !

Des mauvais garçons ont commis un coup dur; ils se sont battus à la loyale, il y a des cadavres, des blessés, des hommes en prison.

Le commissaire se rend, en hâte, à l'hôpital. Les blessés se tordent sur les draps. Ils souffrent dans leurs chairs.

— Qui a tiré sur toi ?

— Je ne sais pas, je n'ai pas vu...

Le policier songe alors aux dépouilles encore chaudes étendues sur les dalles de la Morgue. « Ceux-là, peut-être, pense-t-il, auraient parlé. »

Erreur. Si les morts avaient pu parler, ils n'auraient rien dit de plus. C'est la loi.

Mais à peine le commissaire a-t-il tourné le dos que la fille et les amis de la victime accourent à son chevet. Et soudain, la bête blessée reprend conscience.

— Ecoute, Gaston... C'est Robert qui m'a eu. Je te donne ma femme, prends-en soin. C'est une gagnieuse... Promets-moi de me venger.

— Entendu, mon pote !

Et les mains se referment sur celles du moribond, préluant à de nouvelles tueries... Le juge se rend à la prison.

— Tu as tiré !

— Non... J'étais avec la victime. Des sidis sont passés. Nous les avons charriés... Ils nous ont tiré dedans. C'est tout.

On n'en tirera rien d'autre. Ni à l'instruction ni aux assises. Voilà pourquoi les drames du milieu, si différents pourtant, se ressemblent tous en apparence.

La loi du silence est la grande loi de la pègre. Bien peu osent l'enfreindre. Malheur à eux, d'ailleurs. Car on les retrouvera, deux ou trois jours après leur sortie de la clinique ou de la prison, allongés dans leur sang dans un carrefour désert.

La dénonciation est le crime capital de la pègre. Pas une délation, pas une trahison qui ne soit immédiatement punie de mort. L'exécution s'impose. Si la victime n'ose pas se faire justice elle-même, d'autres oseront pour elle.

En 1928, Auguste Boer, patron du bal de la Java, fut soupçonné d'avoir révélé à la police le nom de l'auteur d'un crime commis dans son établissement. Le frère de l'homme arrêté, un nommé Faivre, en plein bal, le provoqua.

— Sors donc, si tu es un homme !

Ils sortirent. Faivre plongea son poignard dans l'épaule du tenancier. Il était 22 heures. A minuit 30, Boër rentra de l'hôpital où il s'était fait panser, et du commissariat où il avait déposé plainte. Déjà, Faivre avait l'attendait, tapi sous un porche.

— Sale mouchard ! cria le souteneur. Prends encore ça !...

Atteint de deux balles dans le ventre, Boër roula sur la chaussée. Avant d'expirer, il eut la force de tirer à son tour. Faivre, touché à mort lui aussi, s'écroula près de sa victime, sur laquelle il se penchait, froidement, pour lui donner le coup de grâce.

Cette exécution est restée célèbre dans la pègre :

— Rappelle-toi Boër, de la Java !

On répète cela comme on disait, avant ce règlement mémorable : « Souviens-toi du système Lacombe. » Le bandit Lacombe, en effet, en 1912, tortura toute une nuit, avant de les mettre à mort, deux comparses qui l'avaient trahi.

■ ■ ■

On m'avait dit qu'Enoch Poznanski, le beau danseur de l'Ange Rouge aurait de belles obsèques; que, de la Morgue à Pantin, les souteneurs de Montmartre suivraient, à travers Paris, un cercueil noyé sous les fleurs.

Il n'en fut rien. Le corbillard des pauvres amena jusqu'à une triste tombe une bière en bois frêle. Derrière, suivaient de vieilles femmes et un rabbin à la soutane usée. Mais pas un camarade. Deux hommes seulement, deux hommes aux allures inquiètes, deux policiers.

Poznanski en reniant sa famille avait oublié que les lois de la pègre sont cruelles et ingrates. Et après l'avoir tué, le milieu, tout de suite, oublia sa fin courageuse. Une mère éplorée et quelques parents charitables vinrent seuls, en se cachant, accompagner l'enfant maudit.

La pègre ne se dérange pas pour les siens. Si, une fois, pourtant, en 1921. Boulevard Arago.

Le condamné se nommait Alfred Carré, dit Dédé-les-yeux-bleus. Pour venger deux de ses pairs, ce gosse de vingt ans avait attiré un indicateur sur un terrain vague de la zone. Il avait planté treize fois son poignard dans le ventre du traître, il avait ensuite mutilé le cadavre.

— Crime crapuleux. Il a tué pour voler !

L'affaire fut mal présentée aux juges. L'accusation avait beau jeu, puisque Dédé-les-yeux-bleus conservait un silence obstiné. Nul ne vint le défendre. Il se tut. Jusqu'à l'échafaud. C'est lui qui, jeté sous le couperet, eut cette parole sinistre :

— Envoyez !

Plutôt que de trahir, il avait préféré se laisser trancher le cou. Tous les souteneurs massés autour du métro Saint-Jacques applaudirent au cran du féroce gamin. Mais pas un n'accompagna, à Ivry, le corps mutilé.

Le soir, une petite vieille cassée et sanglotante, se laissa enfermer dans le cimetière. On l'a retrouvée le lendemain, allongée sur le carré tragique, morte de froid et de douleur. La mère de Dédé-les-yeux-bleus avait succombé durant la nuit, à l'heure où, autour des bars, les mauvais garçons et les filles traînent leur vie sans joie.

Emmanuel CAR.

LOI
D'ÉQUILIBRE

Que de meurtres, que d'exécutions ont rougi de sang le code de la pègre. A gauche : Foujard, qui tua Rolhion, trafiquant notoire; Fernandez, le meurtrier du café de Madrid; Casas, exécuté à Andrésy. A droite : Oudard, dit Fanfan; Micheletti, tué à Montmartre et Guitton-la-Douceur.

GRANDS PROCÈS

Rivalité de "Caïds"



Racca (à gauche) et Jacques Lévi (à droite) faisaient partie de la bande dont Abel Victor était le caïd. Ils disparurent après la rixe du faubourg Montmartre.

QUAND on a dit que le crime d'Abel Victor, dit « Bébert le Spahi », est un « drame du milieu », on n'a rien dit, et surtout on n'a rien expliqué.

Abel Victor, de cette manière, le 12 juillet 1932, tua Marius Ricci. Pas d'histoires de femmes, rien de passionnel dans ce meurtre. Le crime d'Abel Victor, si on devait lui donner un commentaire, c'est la réaction de l'orgueil blessé ou le châtiement de l'arriviste.

Abel Victor, à la tête de sa petite bande, recrutée à Marseille : Racca, Jacques Lévi, Marius Ricci, était le « Caïd » ; il prodiguait ses bienfaits, répartissait les libéralités qu'il recevait lui-même de toutes les manières, mais exigeait en revanche que chacun se soumit à sa loi. Ricci, qui ne refusait pas les avantages pécuniaires, se rebella ; de ce jour, il fut condamné.

Les quatre hommes étaient arrivés à Paris au printemps 1932 ; ils logeaient dans une même chambre, 16, rue Montyon. C'est Abel qui les « avait montés », comme on dit à Marseille.

Curieux type que ce meurtrier de 27 ans, qui avait rapporté de son service en Afrique le sobriquet de « Bébert le Spahi ». Pupille de l'Assistance publique, il avait passé ses jeunes années à Valence. Engagé dans un régiment de dragons, il partit pour le Maroc, fut versé aux spahis, devint rapidement maréchal de logis, participa à de dures opérations et laissa là-bas le souvenir de son courage.

Quand dans son magnifique uniforme, il débarqua à Marseille, son temps achevé, il ne compta plus ses conquêtes ; gâté par le succès, il sut concilier ses aventures et son intérêt ; toutes les femmes étaient amoureuses de lui, ainsi... qu'un riche industriel, qui lui assura la sécurité matérielle, acheta pour lui un cinéma dont il lui confia la direction, ainsi qu'un hôtel, près de la Canebière.

Patron de l'hôtel, sur la clientèle duquel on n'est pas très fixé, les renseignements

de police précisant que c'était le quartier général des filles et des repris de justice, Victor Abel affirmant au contraire que « les gens du monde s'y donnaient rendez-vous », l'ancien sous-officier de spahis avait constitué autour de lui son petit groupe fidèle...

Mais Paris les attirait et ils décidèrent, il y a un an, de changer de ciel et de s'installer dans la capitale.

Assez vite, Ricci prit le goût de l'indépendance.

De petits froissements furent les premiers signes de la mésentente. Dans la soirée du 12 juillet, alors qu'ils dînaient



Abel Victor avait rapporté d'Afrique le surnom de « Bébert le Spahi ».

tous quatre, dans un restaurant de la rue Beauregard, le patron avait remarqué leur enrôlement. A la sortie, sur le trottoir, Ricci et Abel échangeaient quelques coups de poing. Avec une lime à ongles, Abel fit une balafre à la tempe de Ricci, puis il se sauva et Ricci dit aux deux autres : « Je vais lui apprendre à vivre ». Il alla dans sa chambre prendre un rasoir, et se posta près de l'hôtel. De son côté, Abel Victor se tenait prêt : les deux rivaux se rencontrèrent, mais le revolver avait sur la lame dissimulée un sérieux avantage.

Faire comprendre les raisons de ce drame aux douze jurés parisiens, c'est une tâche inutile ; la victime ne valait pas cher, non plus que le meurtrier. Les sept condamnations d'Abel Victor — la dernière à 8 mois de prison pour traite des blanches sont de fâcheux précédents. On se préoccupe peu du crime lui-même : aucun témoin n'est à la barre pour raconter comment cela s'est passé.

En vain, l'huissier-audencier appelle-t-il et Racca et Lévi : ils sont tous deux très loin ; peut-être ont-ils délégué des observateurs qui, rangés au fond de la salle, dans le « public debout », sont chargés de leur rendre compte des débats.

On attend le riche industriel, l'aimable protecteur d'Abel : un télégramme parvenu le matin même au président des Assises annonce qu'il a dû partir précipitamment pour Genève, ce qui fait sourire l'inspecteur Mayzaud, qui, la veille encore, l'a aperçu à la terrasse du café de la Paix.

Mais on comprend la gêne de cet homme charitable à comparaître en ce lieu.

Alors, pour défendre Abel Victor, il n'y a qu'une pauvre fille, Gilberte Boulay, sa maîtresse ; elle a vécu avec lui pendant les deux mois où traqué par la police il se cachait dans un hôtel du quartier de la Bastille. Elle fait une déposition qui émeut :

« Il était très gentil avec moi... », dit-elle. Et elle pleure de vraies larmes.

L'héroïsme du maréchal des logis Victor profite au caïd Bébert ; le passé n'est pas tout à fait oublié et, dans une défense très habile, le défenseur M^e Duthéillet de Lamothe sait en tirer argument ; la préméditation est écartée, les circonstances atténuantes admises. Abel Victor est condamné à 10 ans de réclusion. Il a évité le bagne.

C'est la fin de l'histoire des quatre amis : Ricci est mort. Lévi et Racca disparus ; Abel expiera dans une maison centrale un mouvement d'orgueil excessif.

Jean MORIÈRES.

Verdict de mort

Il ne pouvait sauver sa tête ; l'avocat général Gaudel, qui n'est cependant pas le plus rigoureux des accusateurs (il n'en est peut-être que plus dangereux, parce qu'il ne donne jamais l'impression de requérir avec excès), avait déclaré qu'il demanderait contre Roger Dureux la peine de mort. Et il l'a eue.

Le crime était atroce : le 7 décembre dernier, Roger Dureux assassinait dans son appartement, avenue Philippe-Auguste, Mme Clère, qu'il avait connue à Chartres, où elle tenait avec son mari un débit de vins-tabacs. Les époux Clère avaient vendu le fonds et s'étaient installés à Paris. Dureux, qui connaissait leur nouvelle adresse, était venu, le 6 décembre, « dire bonjour » à Mme Clère. La visite de politesse lui avait permis d'examiner les lieux, de se faire ouvrir, sous prétexte d'en



Malgré l'effort de M^e Fernand Laurent, Dureux fut condamné à mort.

vérifier la fabrication, une armoire, de remarquer la présence de trois portefeuilles ; le lendemain, avec une pointerolle — lourde barre de fer de trente centimètres, pesant plus de cinq kilos — il avait assommé la vieille femme et volé l'argent.

Aucune excuse, aucun élément ne pouvait atténuer le crime ; l'affaire était crapuleuse et vouée au plus terrible châtiement.

Lorsque, baissant la tête devant le mari de la morte, Roger Dureux marmonna quelques regrets, M. Clère, sans élever la voix, laissa tomber :

« Trop tard : celle qui pourrait vous pardonner est au cimetière ! »

La partie était définitivement jugée, et malgré l'effort ardent de M^e Fernand Laurent, les douze jurés rapportèrent le verdict de mort.

J. M.

Condamné au lit par un lumbago

Pendant des semaines, il pouvait à peine bouger.

Grâce à Kruschen, il est rétabli

« J'ai souffert — écrit cet homme — d'un lumbago dans le dos et pendant plusieurs semaines, je pouvais à peine remuer dans le lit. J'ai suivi un traitement, mais il ne m'a pas beaucoup soulagé. Un ami m'a dit : « Pourquoi ne prenez-vous pas des Sels Kruschen ? Prenez-en tous les matins et vous verrez que vous serez soulagé de cette terrible douleur dans le dos. » Alors, j'en ai pris tous les matins. Voici mon deuxième flacon terminé et maintenant je suis rétabli et je puis travailler, grâce à Kruschen. J'en aurai toujours à la maison. » — C. B...

Pourquoi le lumbago, les maux de reins et de dos, la goutte, les rhumatismes et la sciatique cèdent-ils si facilement aux Sels Kruschen ? Quel est le secret de l'efficacité de Kruschen dans toutes ces affections ? Ce secret est facile à découvrir. Il est révélé dans l'analyse qui se trouve sur le flacon — pour que les médecins et tout le monde puissent en prendre connaissance. Différents sels minéraux — les sels mêmes qui sont indispensables à tout organisme humain — associés et combinés d'une certaine façon, voilà le secret. Chacun de ces sels a son action propre. Ce que l'un ne peut pas faire, un autre le peut — et le fait. Le foie, les reins, l'intestin sont stimulés, l'estomac est aidé, tous les organes travaillent avec une admirable harmonie. Vous n'accumulez plus de poisons en vous et votre sang est propre ; vos douleurs s'en vont et vous êtes tout naturellement gai et plein d'entrain ; essayez Kruschen pendant deux ou trois semaines seulement, vous ne voudrez plus vous en passer.

Sels Kruschen, toutes pharmacies : 9 fr. 75 le flacon, 16 fr. 80 le grand flacon (suffisant pour 120 jours).

SUR MESURES

280
francs

COSTUMES PARDESSUS SUR MESURES

GARANTIS PURE LAINE

SÉRIES SPÉCIALES
GRAND TAILLEUR A 325.36Q480
SMOKINGS REVERS SOIE DEPUIS 380'

ROYAL TAILLEUR
138. R. DE RIVOLI

FACE A LA SAMARITAINE - MAGASIN AU 3^e ET. (ASC.)
OUVERT DE 9^h A 19^h & DIMANCHE MATIN

QUEL QUE SOIT VOTRE AGE, si vous avez une poitrine insuffisante et des sautes de si, au contraire elle est trop forte ; si elle manque de fermeté et n'occupe pas sa place normale, vous pouvez en quelques jours y remédier et acquérir

UNE JOLIE POITRINE

Pour cela écrivez donc confidentiellement, en citant ce journal, à M^{lle} Mary BILLIMIN, 19, Rue Annonciation, à PARIS, qui vous fera connaître gratuitement, sous enveloppe discrète, la Recette Merveilleuse et sans danger qu'elle a employée elle-même avec grand succès, pour obtenir une poitrine parfaite et idéalement belle.

2.000 francs par mois rapidement, en suivant les cours par correspondance de **L'ÉCOLE PROFESSIONNELLE DE DÉTECTIVES-REPORTERS**, 38, rue de Rochechouart, Paris (9^e). Renseignements gratuits.

MAIGRISSEZ
en vous **PORTANT MIEUX**

Demandez aux Laboratoires T. LAMA, 31, rue St-Lazare, Paris (9^e), la notice gratuite du traitement double LAMA qui vous donnera le moyen de MAIGRIR RAPIDEMENT EN VOUS PORTANT MIEUX (joindre timbre).

L'IVROGNERIE

Le buveur invétéré PEUT ÊTRE GUÉRI EN 3 JOURS s'il y consent. On peut aussi le guérir à son insu. Une fois guéri, c'est pour la vie. Le moyen est doux, agréable et tout à fait inoffensif. Que ce soit un fort buveur ou non, qu'il le soit depuis peu ou depuis fort longtemps, cela n'a pas d'importance. C'est un traitement qu'on fait chez soi, approuvé par le corps médical et dont l'efficacité est prouvée par des légions d'attestations. Brochures et renseignements sont envoyés gratis et franco. Ecrivez confidentiellement à : Romades WOODS, Ltd., 10, Archer Str. (219 EF), Londres W. 1

CECI INTERESSE

TOUS LES JEUNES GENS ET JEUNES FILLES, TOUS LES PÈRES ET MÈRES DE FAMILLE

L'ÉCOLE UNIVERSELLE, la plus importante du monde, vous adressera gratuitement, par retour du courrier, celles de ses brochures qui se rapportent aux études ou carrières qui vous intéressent.

L'enseignement par correspondance de l'École Universelle permet de faire à peu de frais toutes ces études chez soi, sans dérangement et avec le maximum de chances de succès.

Broch. 59.202 : Classes primaires complètes ; Certificat d'études, Brevets, C. A. P., professeurats.

Broch. 59.206 : Classes secondaires complètes ; baccalauréats, licences (lettres, sciences, droit).

Broch. 59.214 : Carrières administratives.

Broch. 59.223 : Toutes les grandes Écoles.

Broch. 59.226 : Emplois réservés.

Broch. 59.235 : Carrières d'Ingénieur, sous-ingénieur, conducteur, dessinateur, contremaître dans les diverses spécialités : électricité, radiotélégraphie, mécanique, automobile, aviation, métallurgie, mines, travaux publics, architecture, topographie, chimie.

Broch. 59.239 : Carrières de l'Agriculture.

Broch. 59.245 : Carrières commerciales (administrateur, secrétaire, correspondant, sténo-dactylo, contentieux, représentant, publiciste, ingénieur commercial, expert-comptable, comptable, teneur de livres) ; Carrières de la Banque, de la Bourse, des Assurances et de l'Industrie hôtelière.

Broch. 59.250 : Anglais, espagnol, italien, allemand, portugais, arabe, espéranto. — Tourisme

Broch. 59.258 : Orthographe, rédaction, rédaction de lettres, vérification, calcul, calligraphie, dessin.

Broch. 59.263 : Marine marchande.

Broch. 59.266 : Solfège, chant, piano, violon, accordéon, flûte, saxophone, harmonie, transposition, contrepoint, composition, orchestration, professeurats.

Broch. 59.275 : Arts du Dessin (cours universel de dessin, dessin d'illustration, composition décorative, figurines de mode, anatomie artistique, peinture, pastel, fusain, gravure, décoration publicitaire, aquarelle, métiers d'art, professeurats).

Broch. 59.278 : Métiers de la Couture, de la Coupe, de la Mode et de la Chemiserie (petite main, seconde main, première main, vendeuse-rectrice, couturière, modéliste, modiste, représentante, lingère, coupeur pour hommes, coupeuse, coupeur chemisier, professeurats).

Broch. 59.285 : Journalisme, secrétariat. — Eloquence usuelle.

Broch. 59.290 : Cinéma : scénario, décors, costumes, photographie, prise de vues et prise de sons.

Broch. 59.297 : Carrières coloniales.

Envoyez aujourd'hui même à l'École Universelle, 59, bd Exelmans, Paris (16^e), votre nom, votre adresse et les numéros des brochures que vous désirez. Écrivez plus longuement si vous souhaitez des conseils spéciaux à votre cas. Ils vous seront fournis très complets, à titre gracieux et sans engagement de votre part.

UNE BIENFAITRICE dont vous prendrez plaisir à lire la curieuse et originale histoire, a fait vou

d'envoyer gratuitement sa merveilleuse Recette pour maigrir sans avaler de drogues ; recette qui donne des résultats étonnants visibles dès le 5^e jour. Si donc vous désirez

MAIGRIR EN SECRET

Pour devenir mince, élégante, distinguée, pour rajeunir votre visage et votre allure, ou simplement pour mieux vous porter et travailler sans fatigue, écrivez, en citant ce journal, à M^{me} COURANT, 98, Boul. Aug.-Blanqui, à Paris, qui vous enverra gratuitement, sous enveloppe fermée ordinaire, son intéressante histoire, ainsi que sa miraculeuse Recette. Écrivez-lui aujourd'hui même.

Horoscope Gratuit

Vous ne devez plus ignorer

VOTRE DESTINÉE

Le célèbre professeur KEVODJAH affirme que chacun peut améliorer son sort et atteindre le bonheur en ayant recours à l'Astrologie. Afin de prouver l'exactitude de son affirmation il offre de dévoiler l'avenir à tous ceux qui lui en feront la demande. Il vous renseignera sur les personnes qui vous entourent, vous indiquera le chemin à suivre pour obtenir la réalisation de vos désirs et réussir dans vos entreprises : Affaires, mariage, spéculations, héritages...

Il connaît également les secrets de l'Inde mystérieuse qui vous permettront de vous faire aimer sûrement de l'être choisi.

N'hésitez pas à lui envoyer vos Noms, adresses, date de naissance, auxquels vous pouvez joindre 2 fr. en timbres postaux frais d'écriture. Il vous adressera sous pli discret une étude gratuite dont vous serez émerveillés.

Professeur KEVODJAH, service VAH 80, rue du Mont-Valérien, SURESNES, Seine.

PAGÉOL

Energique antiseptique urinaires.

BLENNORRAGIE, CYSTITTE, PROSTATITE

Évite toutes complications, supprime la douleur (Communication à l'Académie de Médecine)

CHATELAIN, 2, R. de Valenciennes, Paris, et toutes pharmacies.

La boîte 16 fr., 1^{re} 16 50. La triple boîte, 1^{re} 36 20

Vente directe du fabricant aux particuliers — franco de douane

Fr. 37- Fr. 60- Fr. 90-

100.000 clients par an — 30.000 lettres de remerciements

Demandez de suite notre catalogue français gratuit.

MEINEL & HEROLD, Klingenthal (Saxe) 509

L'APÉRITIF PIKINA

FABRIQUE PAR PICON & C^{ie}

franchir lettres 1.50 cartes post. 0,90

PORTE D'AVENTURES

Bordeaux
(De notre correspondant particulier).

L'ADMIRABLE « port de la Lune », qui épouse l'arc du fleuve, est bordé par une ligne de maisons du XVIII^e siècle d'une grâce souveraine, maisons d'armateurs et de négociants en vins et cognacs.

Elles ont grand air à côté des hangars neufs en ciment armé et des grues gigantesques — indispensable outillage moderne.

Sur les quais grouille une population cosmopolite, où dominent Algériens, Tunisiens, Marocains, noirs de la côte occidentale d'Afrique, Martiniquais et Guadeloupéens, Espagnols et Portugais, Russes et Polonais. Les représentants des autres nations sont plus clair-semés...

Ces étrangers vivent dans les quartiers qui avoisinent le port ou « la façade », comme l'on dit à Bordeaux.

Ces quartiers, aux rues anciennes et étroites, se nomment Sainte-Croix, Saint-Pierre, l'Est des Chartrons et Bacalan.

Au delà de Bacalan, dans des terrains vagues et dans la « brousse », vit dans des « cagnas » une population flottante : écumeurs de quais, joueurs de tiapa, manœuvres intermittents, chiffonniers pouilleux que les rafles nocturnes raréfient de plus en plus.

Chaque port a sa physionomie particulière. La couleur grise domine dans le port de Bordeaux. Il n'y a pas ces violentes oppositions de tons qu'on trouve à Marseille, voire à la Rochelle, mais le pittoresque y perd à peine. Car c'est vraiment un curieux spectacle que celui de ces quartiers bordelés, de noble architecture, parcourus par de tels hommes !

Le Français des quais, le Bordelais « né natif » se reconnaît par son costume qui est à la fois celui du terrassier et celui du marin. Il a la démarche dandinante, la prononciation un peu traînante. C'est un bon garçon.

Certes, il ne vit pas toujours en bonne intelligence avec ses collègues étrangers.

Mais il est rare, cependant, qu'il y ait entre eux de « grosses histoires ». Les drames éclatent dans le milieu cosmopolite.

■ ■ ■

Il en est qu'on ne connaîtra jamais. Ils se placent dans un milieu socialement plus élevé que celui des manouvriers.

Il en est d'autres, soudains et brutaux, drames de l'instinct.

Ils se terminent dans le sang.

■ ■ ■

De ceux qu'on ne connaîtra jamais — ou bien difficilement — je puis, me dit mon ami Valbon, vous en conter un.

— Un étranger que nous appellerons Gabrio arrêta, un soir brumeux de février dernier, son automobile quai des Chartrons et gagna rapidement à pied une rue voisine.

« Quelques minutes après, il entra dans un bar dont il sortait bientôt, escorté d'un homme qui avait l'apparence d'un « Nordique. »

« Ce dernier, qui portait plusieurs bidons d'essence, l'accompagna jusqu'à sa voiture et y plaça son chargement.

— A quelle date reviendrez-vous, patron, dit l'homme en anglais.

— Ce sera, je pense, pour le 20 mars, si Petersen tient sa promesse et peut embarquer.

— Prévenez-moi à l'adresse convenue.

« Et l'automobile fila dans la direction de la route de Paris.

« A cette heure tardive — il était plus de minuit — le manège des deux hommes n'avait été remarqué que par un de mes amis...

« Quant aux bidons, ils contenaient tout simplement de... la cocaïne.

« En vérité, Gabrio était venu chercher chez son agent principal une provision dont il devait laisser, au passage, une partie à Angoulême, à Poitiers et à Tours.

« Les bateaux arrivant d'Allemagne pour faire le cabotage sur nos côtes apportent la drogue. Hambourg est le principal marché de la « coco ».

« Les pourvoyeurs — des hommes d'équipage — se procurent la drogue à Hambourg pour trois francs le gramme et la cèdent aux agents de Gabrio à dix francs.

« A son tour, Gabrio la fait payer — par l'intermédiaire de ses agents — de quinze à vingt francs le gramme à des trafiquants de seconde main qui, après l'avoir souvent mélangée avec de l'acide borique ou du bi-

L'Antillais Clément Régiste habitait une chambre contiguë, rue Andronne.



Sur les quais du port de la Lune les Algériens et les Martiniquais aiment flâner au soleil.

carbonate de soude, la revendent vingt-cinq ou trente francs à de petits trafiquants, grooms, chasseurs de café et prêtresses de Vénus. Chacun d'eux ou chacune d'elles a sa clientèle attirée.

« Et les amateurs de « coco », de « came » ou de « neige » achètent de trente à quarante francs et même cinquante francs le gramme la drogue qui... les tuera !

Sur tous les grands paquebots la douane possède des indicateurs, grâce auxquels elle fait parfois des prises sensationnelles. Mais elle est désarmée en ce qui concerne les navires étrangers.

Durant les nuits de brume — elles ne sont pas rares à Bordeaux — des paquets sont confiés à des Basques qui viennent louvoyer près des paquebots ou des cargos.

Gabrio opère seul avec son agent principal de Bordeaux et ses agents du Havre, de Nantes et de Dunkerque.

Il fait de splendides bénéfices. Il habite, dit-on, dans un bel hôtel du quartier de l'Etoile.

— Et son agent principal ? demandons-nous à un autre initié. Est-il encore à Bordeaux ?

— Ah ! voilà... Il a disparu du quartier des Chartrons depuis plusieurs semaines. Que s'est-il passé ? Un drame caché assurément... A-t-il été trop « gourmand » ? A-t-il trop parlé ? *Chi lo sa.* Johansen sera un de ces

a tant de dockers et de manœuvres non spécialisés !

Quelques-uns de ces noirs sont des « clandestins » qui ont réussi le difficile problème de ne pas être refoulés.

On comptait autrefois une douzaine de clandestins par mois. La moyenne a très sensiblement baissé.

L'« Asie », l'« Amérique », le « Foucauld » n'en portent presque plus...

Dans ce bar, Kandri Djellon rêve.

A son gourbi perdu dans un coin de l'Atlas ? A des lendemains meilleurs ?

Un phonographe nasille. Des hommes dansent par couple.

Et voici qu'un noir chante une sorte de mélodie dont le refrain est scandé par des battements de mains et des cris gutturaux.

Il faut bien oublier ses peines...

Kandri Djellon rentre ivre dans son pauvre logement de la rue Andronne. Il peste et jure. Son amie, Joséphine Daniel l'attend, comme tous les soirs — résignée.

Mais Djellon, aujourd'hui, a l'alcool mauvais.

Une querelle éclate. Il saisit son couteau-poignard au manche de corne ciselé, acheté dans quelque bazar de Constantine.

Joséphine, blessée à la joue d'une large estafilade, hurle de douleur.

Elle réussit à se dégager et à fuir.

— Au secours ! Alice, au secours !

Elle frappe à la porte de sa voisine, Alice Jeannine, l'amie d'un manœuvre antillais, Clément Régiste.

La porte s'ouvre précipitamment pour lui donner passage et pour se refermer sur-le-champ, mais Djellon a déjà placé le couteau entre la porte et le montant. Puis, d'un coup d'épaule, il réussit à pousser le panneau que retiennent seulement deux mains fébriles de femme.

Régiste, couché, se dresse sur son lit et bondit dans la pièce.

Les deux hommes se mesurent du regard. L'Arabe a son couteau long et effilé, mais l'Antillais s'est emparé d'un fusil Simplex, qui était suspendu au-dessus de son lit.

Chacun pousse un juron inintelligible.

L'Arabe, dégrisé maintenant, se détourne puis se baisse pour bondir.

Trop tard ! Un coup de feu éclate. La charge, qui a fait balle, l'atteint au sternum.

Djellon-Kandri fait deux ou trois pas en arrière. Il a les yeux dilatés. Il veut parler, mais un flot de sang inonde sa bouche. Il s'écroule comme une masse dans le couloir. Il est mort.

Les agents du poste de police voisin, alertés, envahissent bientôt l'immeuble.

Ils débouchent sur le corps de l'Arabe.

L'Antillais est encore dans la chambre gesticulant avec force gestes. Il parle une sorte de sabir, où il mêle l'anglais, le français et le zéyayant parler des Antilles.

— L'Arabe, yes, Sir, est venu poursuivre Joséphine. M'amie à moi, Lice, protège Joséphine. Djellon couteau, moi fusil. Moi né Rosa-Dominica, moi gentleman, sujet anglais. Moi défendre femmes. Racaille Arabes ! Mort, tant pis !

On l'emmène et il répète sans se lasser :

« Moi gentleman anglais, défendre femmes. Racaille Arabes ! »

Saura-t-on exactement les à-côtés ou les dessous du drame ?

Y a-t-il eu vraiment cas de légitime défense ?

Djellon Kandri git maintenant sur une dalle de la Morgue. Son visage maigre semble ricaner...

■ ■ ■

Ah ! cette atmosphère des ports ! On ne peut plus respirer qu'elle quand on l'a respirée une fois. Djellon ne pouvait pas quitter Bordeaux.

Et il va partir, les pieds devant, pour la fosse commune...

Misère et alcool... Que de pauvres drames derrière la belle « façade » des portes d'aventures.

Louis PALAUQUI.



Ils vivent dans les quartiers qui avoisinent le port ou la « façade » comme on dit à Bordeaux.

Joséphine Daniel fut blessée à la joue d'un coup de poignard. Hurlante, elle réussit à s'enfuir.

noyés étrangers dont on ne découvre jamais l'identité...

Voilà un des drames cachés du grand port.

■ ■ ■

Quant au drame de l'instinct, le drame soudain et brutal qui se déroule dans le bas-peuple, en voici le type.

Il date de cette semaine même.

... Kandri Djellon, malgré la loi du Prophète, aime l'alcool et l'atmosphère des bars du quartier Saint-Pierre.

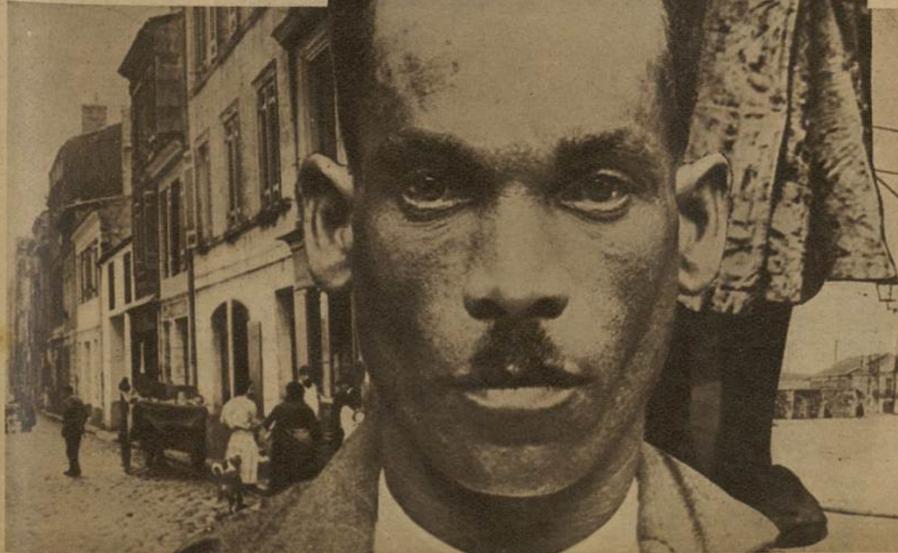
La il est mêlé à des hommes de sa race et à des noirs.

C'est un coin de terre africaine !

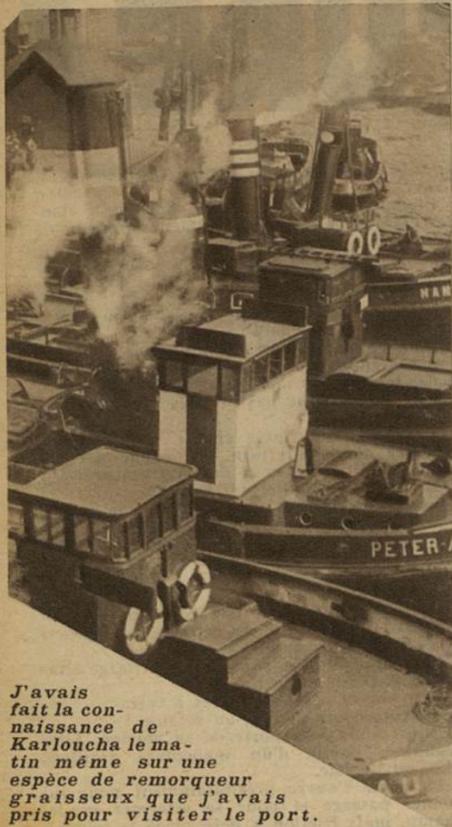
... Combien y a-t-il de noirs à Bordeaux ? Le chiffre est bien difficile à déterminer. Ils sont peu qui arrivent et qui repartent entre deux escales. Les autres deviennent de lamentables épaves, car, avec la crise, les embauchages sont rares sur les navires et il y

■ ■ ■

Kandri Djellon (à droite), malgré la loi du Prophète, aimait l'alcool et les bars du quartier Saint-Pierre.



LES SECRETS



J'avais fait la connaissance de Karloucha le matin même sur une espèce de remorqueur graisseux que j'avais pris pour visiter le port.

(De notre envoyé spécial.)



LORS, comment t'appelles-tu ?
— Ça t'embête, hein ? Tu voudrais bien savoir si je suis Français, me dit-il.

— Non, mais enfin je ne peux pas te dire, Monsieur, tout de même.

— A Lods, j'avais un nom en sky. Ici, ils m'appelaient Karloucha en 1920, quand je portais les baccantes. Pour quelques jours, tu peux bien faire comme eux.

— Bon, dis-je, allons-y pour Charles.

Il sourit, haussa les épaules et se renversa avec condescendance et séduction dans une sorte de fauteuil cannelé, recouvert d'un vieux velours épais et mauve. Moins reluisants que les caboulots d'Amsterdam, les bouges de Dantzig sont plus recherchés, mieux meublés et quasi historiques. Les trumeaux sont peints, les tables feraient la fortune d'un antiquaire, les murs sont surchargés d'ornements de porcelaines et de miniatures. On hante la canaille dans des bonbonnières ; les mecs du port bénéficient pour s'engueuler d'un cadre ravissant et précieux, qui a seulement le tort d'être mal entretenu et de sentir le poisson. Charles, ou Karloucha, me versa un grand verre de Lachs-Likör, la spécialité du pays.

— Qu'est-ce qui t'empêche de boire ? demanda-t-il.

Je voulais à tout prix qu'il fût un Charles quelconque de la banlieue de Paris échoué au bord de la Baltique par nécessité. Je n'en demandais pas plus. Il avait des réflexions et des gestes, des moues et des sourires devant certains détails qui en disaient long sur son origine. Une façon aussi de s'adresser à un copain qui s'empêtrait en dansant dans les jambes de sa partenaire : « C'est ça, casses-y les pattes ! » où se trahissait l'homme du trottoir parisien.

Le copain, lui, était Polonais. Ancien joueur de cornemuse de la vallée de Zakopane, il avait travaillé à Billancourt et parlait français. Quant à la danseuse, une « femme à Karloucha » pour le moment, que la police féminine de Varsovie avait en vain, disait-on, essayé d'exorciser, c'était une fille d'Esthonie, le pays d'Europe où l'on se tue le plus hardiment par amour. Un vrai visage de dame, aristocratique et rêveur, de dents qui faisaient envie, un teint parfait de mannequin de cire, mais des épaules de porteur et des mains rouges, gercées, affreuses.

J'avais fait la connaissance de Karloucha le matin même, sur une espèce de remorqueur graisseux et lent que j'avais pris au Port-Vert pour visiter le port.

Charles et son ami le Polonais ne parlaient pas.

Je me mis à lire un numéro de l'Auto, tout récent, que je devais à l'attention d'un maître d'hôtel de Poznan. C'est à ce moment que Charles s'approcha de moi :

— Oh ! dites, quand vous aurez fini.

Il était au bord des aveux. J'appris bientôt qu'il avait gagné ses premiers florins en vendant aux touristes de l'après-guerre la photographie, format carte postale, du poteau frontière de la Pologne près de Debek, qui porte cette inscription inattendue : Versailles 28.5.1919. Mais l'on s'était vite habitué à cette nouveauté, et le commerce de ces images ne pourra redevenir fructueux qu'au lendemain d'une nouvelle guerre. Depuis, il avait tout essayé. Débardeur volontaire en 1920, il avait, pendant les grèves, déchargé les munitions grecques que des navires aux jolis noms amenaient à Dantzig à l'époque de la guerre polono-bolchévique. C'est tout ce qu'il pouvait mettre au compte des revenus avouables. Emballeur à Lods, danseur à Wilno, interprète nocturne à Varsovie, il était revenu depuis quelques années à Dantzig, à cause « du bateau ». Il parlait comme les marchandes qui disent « J'ai de la sole ». Mais Dantzig ne « rendait pas ». Pas de femmes, ou alors de la marchandise à pêcheurs de harengs, le genre amateur, des cuisinières grasses, édentées, qui rossaient les hommes, quelquefois des filles nordiques, comme l'esthonienne, qui meurent d'amour.

— Pas d'atmosphère ! Les bourgeois de Dantzig, riches à crever, sont mornes et avars. Ils emmènent leur famille au grand complet dans les deux boîtes de nuit où l'on est à peu près sûr de boire dans des verres propres, dansent la valse et font de la politique jusqu'au petit jour en sifflant des demis enveloppés de papier, parce que la bière doit se cacher dans les *tanzkabarett*. Rien, rien à faire !

« Tiens, j'ai baladé un diplomate toute une nuit, il y a deux ans. Il cherchait les « tapis »

histoire de les comparer, qu'il disait. Eh ! bien, on n'en a pas trouvé. Oh ! si, des appartements avec trois garces qui faisaient du tricot, une lampe à pétrole et de la confiture dans les piaules. Les Dantzikois, ça se débauche entre père et mère, sans quitter la maison, ou alors, c'est pour aller dans une autre maison, chez une famille de copains.

« Attends, un de ces soirs, on ira dans une rue que je connais. Tu verras passer les bougies derrière les fenêtres, et tu devineras les bourgeois et les bourgeoises de Dantzig se faufiler dans les corridors. Et pas de vices, hein ! rien que du mensonge, des messes basses. C'est comme cet imbécile, ce matin, qui veut me faire croire au trafic des stupéfiants dans le port. Mais les Dantzikois n'ont besoin que de purges. La coco, ça vient par gros paquets, ça passe au-dessus d'eux. C'est pour les princes de la Prusse Orientale, les princes polonais et les princes russes qui n'ont jamais voulu aller plus loin. C'est pour l'interland, comme ils disent ! Et comme douane, comme surveillance, tu peux y aller. Ici ? tu passerais des zeppelins, qu'on ne te dirait rien. Hein ? Polonais ! Ah ! ils ne sont pas malins ! Quant aux gens du patelin, les sous, oui, ça les intéresse. Et puis ils meurent abrutis, pleins d'alcool, absorbés sans plaisir toute la nuit, par petits coups. Tu veux savoir comment ils sont, les Dantzikois ? Eh ! bien regarde ce type au fond de la salle. Tout seul, oui. Je ne te dirai pas qui c'est, mais écoute bien.

« Il y a trois ans, le chef de la schupo de Dantzig était un colonel allemand qui buvait, qui jouait, qui perdait, qui empruntait des gulden à droite et à gauche, se jetait sur les bonnes, se faisait remarquer dans la rue et hurlait sans raison. Pour le tromper, sa femme avait

trier en compagnie d'un *austländischerehebrer* (1).

« A l'unanimité, les sénateurs décidèrent de ne pas se rendre à l'invitation du Conseiller d'Etat et se précipitèrent sur le téléphone, alors que le dîner était presque servi, non pas pour s'excuser, mais pour s'indigner. Or le colonel a fait son chemin, et sans doute avait-il rendu d'importants services au Reich sans en avoir l'air. Devenu nazi, il est aujourd'hui deuxième président de la police de Francfort. L'homme que tu vois là-bas, ajouta Karloucha, était un des sénateurs protestataires. »

Le Polonais voulait retourner sur le port. La jeune esthonienne s'ennuyait. Charles ne se fit pas prier.

— A cette heure, dit-il, toutes les poules des bords de la Vistule doivent être dehors. Et puis nous retrouverons les garçons de café de Dantzig, revendeurs, boxeurs et ruffians à leurs moments perdus.

Je regardai les schupos qui semblaient avoir été inventés exprès pour Dantzig. Pieds énormes, bras ballants et fronts bas, ils attendaient d'assommer publiquement des matelots polonais que l'excès de boisson pouvait rendre imprudents. Mais parfois, lorsque l'occasion ne se présente pas, ils se jettent sur les Grecs ou les Espagnols, peu leur importe, pourvu qu'il y ait vagabondage ou manque d'argent, et les fourrent dans des asiles de nuit, gluants de vermine, où les malheureux passent la nuit avec des criminels et des proxénètes enragés. Souvent, ce sont des filles en larmes que l'on

(1) « Un étranger, briseur de mariage ! »

Le malheureux avait été frappé mystérieusement comme tant d'autres célèbres ou ignorés



choisi ce qu'il y avait de mieux, le Haut-Commissaire de la Société des Nations, tout simplement ! Les amants se retrouvaient dans une villa de Glettkau, un petit trou à deux pas d'ici. Le grand jeu quoi ! Le haut commissaire et la femme du colonel découchaient officiellement. Les Dantzikois ne savaient encore rien, et ceux qui savaient n'osaient pas croire à ce scandale : la femme d'un Oberst allemand avec un étranger ! Mais Dantzig a toujours été plein d'espions et de mouchards. Ils écoutent aux portes, ils vous suivent dans la rue, ils font du pangermanisme à voix basse. Ce sont les journaux de Berlin qui, un beau jour, apprirent la chose aux Dantzikois. La presse de la capitale avait été renseignée par un membre du parquet de Dantzig, un M. von Becker, qui fut aussitôt transféré au parquet de Berlin. Cela valait bien cette récompense.

« Mais il fallait un dénouement. Il y eut divorce. Bien entendu, le colonel se mit à boire, à jouer à Zoppot et à emprunter de plus belle. A la fin, on fut obligé de lui arracher ses galons et de le mettre à la porte. Cependant l'opinion ni la presse ne pardonnaient au Haut-Commissaire, qui du jour au lendemain, fut entouré, assiégé de haine. Celle-ci commençait dans les faubourgs, se gonflait chez les bourgeois, éclatait dans les milieux officiels. Le représentant de Genève, fêté naguère encore, devenait brusquement la honte de la ville hypocrite, luthérienne et respectable.

« Un conseiller d'Etat allemand se risqua pourtant un jour à convier à dîner le Haut-Commissaire, le Commissaire général de Pologne et quelques sénateurs avec leurs épouses. Mais les journaux berlinois venaient de s'emparer de l'aventure. Le sénat dantzikois se réunit en séance urgente et secrète, à six heures du soir, pour savoir si l'on pouvait décentement se mon-

rencontre au coin d'une rue, dans ce port où le coup de revolver inconnu est sec et fréquent. Elles ont été vues en compagnie de Polonais, ou de Français, et se sont fait gifler dans les dancings.

Nous longions les maisons inégales et peintes dont la plupart offrent aux curieux quelque détail d'architecture, une trouvaille, un ornement qui font rêver. Pareilles à des instruments de torture, des grues se détachaient sur le ciel sombre. Le faisceau rougeâtre des phares glissait sur les toits dentelés, découvrait une caravane de châluteurs, des guirlandes de draps et de chaussettes, une famille à table, une femme nue au bord de son lit étroit, étalait une bande de paysage maritime, illuminant la Westerplatte, presque en forme de bourse contre laquelle on dirige la fureur des habitants de Neufahrwasser.

— Un verre au Roxy ? proposa le Polonais.

C'était, je crois, le seul cabaret convenable de la ville libre, mais il était vide. Le jazz s'essayait à la musique classique,

Des matelots ivres chantaient. Toutes les filles des bords de la Vistule étaient dehors. Revendeurs, boxeurs, ruffians et mouchards rôdaient autour des bars et des rues sombres.

Dantzig a toujours été plein d'espions et de mouchards qui écoutent aux portes et vous suivent dans la rue. Maintenant que les nazis sont victorieux, certains généraux sont à la veille de disparaître ; tout doit être épuré : voyous, bailleurs de fonds, des chefs même.

DE DANTZIG

pour s'amuser; les chanteuses enrhumées dansaient entre elles. L'unique client que j'aperçus au bar, une paille à la bouche, je le voyais tous les matins devant l'entrée, le chapeau sur les yeux, le dos appuyé contre les photographes de la devanture. Il demeurait de longues heures pensif et immobile et se levait soudain pour courir au télégraphe. J'en avais pris l'habitude; j'étais sûr de le retrouver à son poste, comme un mendiant ou un portier. D'autres jours, il faisait la navette devant une banque dantzikoise qui regorge de florins. Une vraie sentinelle. Le soir, il venait monter la garde au bar et surveillait sa maîtresse, une entraîneuse fort jolie qui parlait couramment trois langues.

Karloucha ne disait rien, il épiait d'un œil lourd le jeune homme du bar, qui, lui, nous dévisageait dans une glace. On nous apporta du gin dans des verres épais et des gâteaux secs que le Polonais se mit en devoir de manger. Je commençais à me trouver encombrant. Fort heureusement, un ami que je m'étais fait à Dantzig, un Allemand assez crâne et qui ne craignait pas de se montrer avec des étrangers, entra dans le dancing. Je m'excusai auprès de mes compagnons de la journée.

Karloucha se leva discrètement et me fit un signe bref en guise d'adieu. Il me semblait mal à l'aise dans ce cabaret de nuit où il aurait dû, au contraire, jouir de tous ses moyens. Je lui répondis de la main, tandis qu'il reléguait de tous côtés et se glissait hors de la salle, du pas d'un élève puni.

— Drôle de type, murmura le jeune Allemand qui l'avait comme moi regardé sortir. Ah ! il a été beau ! L'été dernier, on le traitait encore en prince dans les bouges du port. Il travaillait dans la contrebande, dans le trafic clandestin, prêtait son concours aux campagnes électorales. Voilà au moins une fripouille dont les souvenirs pourraient servir à l'histoire. Le malheur est qu'il ait voulu manger à deux râteliers. Il ne fera pas de vieux os !

— Mouchard ?
— Oh ! tout ce qu'on veut. Un jour il lançait des grenades ou des brocs de bière sur les communistes. Le lendemain, il aspergeait d'acide chlorhydrique les voitures des nationaux-socialistes. Un port comme celui-ci offrait autrefois aux hommes de sa sorte de beaux horizons, comme vous dites en France. Seulement, dans ce genre d'affaires, il est toujours plus avantageux de passer du camp polonais dans le camp allemand que du camp allemand dans le camp polonais ! Depuis quelque temps, le malheureux est traqué, suivi, condamné. Il n'étonne ni les dancings, ni les partis, ni même les femmes. On n'a plus besoin de lui. Les nazis ont gagné. Tout doit être épuré aujourd'hui, et certains gêneurs sont à la veille de disparaître : Voyous, bailleurs de fonds, casseroles ; des chefs parfois.

Nous sortîmes. Dans la rue froide quelques ombres battaient encore le pavé. Des matelots

ivres cherchaient le port à tâtons. Grelottantes sous des porches où le vent bourdonnait, des femmes en cheveux proposaient leurs filles aux passants. Mon ami s'engouffra plutôt qu'il n'entra dans sa voiture, traversa la ville en trombe, m'arrêta devant mon hôtel et m'invita à sonner résolument à sa porte à toute heure du jour.

Le surlendemain, j'appris tout à fait par hasard que l'on avait retiré de l'eau, au confluent de la Mottlau et de la Vistule Morte, non loin du Pont Vert, le cadavre d'un homme qui portait une forte ecchymose à la nuque. Un interdit de séjour, disait-on, condamné plusieurs fois en France et en Algérie pour trafic de stupéfiants, chantage, port d'armes illégal et abus de confiance. Le signalement correspondait à Karloucha.

Ainsi le malheureux avait été frappé mystérieusement comme Rotter, qui fut un des princes du théâtre berlinois, comme cet Hanussen, directeur de journal, liseur d'avenir, prophète, qui parut en chair et en os sur la scène de la Scala, qui avait fait la conquête de la société la plus huppée, comme tant d'autres, célèbres, ignorés, obscurs...

■ ■ ■

A quelques jours de là, en sortant d'un cinéma où je n'avais vu que défilés, démonstrations, assauts et cavalcades, soit dans les actualités de la *Ufa*, soit dans le grand film, je tombai sur l'Esthoniennne, complètement transformée. Une princesse ! Je n'avais pas osé la reconnaître au premier abord. Elle portait le plus joli chapeau qu'il m'eût été donné de voir à Dantzig, où les femmes mettent une sorte de point d'honneur à montrer des bas épais, noirs, terribles, des corsages montants et du linge résistant qui vous serre le cœur. Et voilà que je me trouvais en présence d'une sorte d'apparition, un peu dédaigneuse sans doute, mais d'une élégance à faire rêver, et qui donnait à baiser une main blanche, blanche comme ces mains de grandes dames espagnoles que l'on enduisait autrefois de graisse de mouton pour la nuit. Cette fille que je méprisais trois

Moins reluisants que les caboulots d'Amsterdam, les bouges de Dantzig sont plus recherchés, mieux meublés et quasi historiques.

jours plus tôt, cette misérable danseuse que Karloucha injuriait dans la rue, et qu'il rouait de coups probablement, était devenue en moins d'une semaine quelque chose d'aussi tentant, d'aussi agréable à voir, d'aussi bien campé qu'une actrice. Rien n'y manquait : ni la fourrure hors de prix, ni les bracelets sonores, ni les bas transparents qui faisaient loucher d'indignation et d'envie les Dantzikoises aux chevilles massives, ni le fard délicat étalé à ravir sur les pommettes.

Je pensai qu'elle devait avoir une longue habitude de ce genre de métamorphose. La foule qui, pressée de rentrer, sortait sans ordre, nous rejeta contre une cloison de plâtre, revêtue d'affiches. Les hommes se retournaient, intrigués. On ne voit pas de stars tous les jours dans l'Etat libre ! Pâles, méprisantes, les femmes ne lançaient qu'un coup d'œil en passant. On chuchotait. Trop surpris, je me sentais embarrassé, penaud. Je manquais d'aisance. Enchantée, l'esthoniennne cherchait des attitudes, jouissait de mon étonnement. A la fin, croyant bien faire, je l'invitai à prendre un peu de champagne dans le cabaret où j'avais vu pour la dernière fois ce pauvre Karloucha.

C'est alors que je fus présenté par elle à un homme qui avait assisté sans rien dire à notre conversation mi-russe mi-allemande. Bien pris dans un costume terre de sienne qui ne pouvait être qu'un uniforme, chaussé de jolies bottes parfaitement cirées, assez grand, assez blond, un peu agité peut-être, mais cela s'expliquait fort bien par le désir, il s'inclina légèrement. J'aperçus la croix gammée sur ses boutons de manchettes.

Un port comme celui de Dantzig offre de beaux horizons aux aventuriers sans patrie.



Nous longions des maisons inégales et peintes dont la plupart offrent un curieux détail d'architecture. Des prostituées écartaient les rideaux de leurs taudis, gesticulaient pour attirer les passants

Seulement n'allez pas chez la môme. Une petite réunion ? Un cocktail, oui, après pour se payer votre tête. Vous ne voudriez pas ! Une bande de snobs, par-dessus le marché. J'aurais honte de rigoler de ça, moi ! Ah ! non, n'allez pas chez cette môme-là ! Tenez, si ça vous amuse. Eh ! bien, dans huit jours, il y en aura une vraie de réunion, un truc pour le peuple, une grande machine avec musique ! Nous y allons en bande, une poignée de copains, avec des matraques, des barres de fer, des cendriers de wagon-lit, enfin des munitions, quoi ! Ça, c'est un spectacle qui vous amuserait...

■ ■ ■

Le lendemain, le Polonais vint m'accompagner à la gare. Il me regardait prendre place dans mon compartiment et m'enviait de retourner en France. Nous descendîmes sur le quai. Il ne restait plus que quelques minutes. Alors, certain que je ne pourrais plus lui faire aucun reproche, l'ami de Karloucha me confia :

— Parce que, faut vous dire que je fais comme le socialiste allemand, dans les grandes occasions, comme le copain faisait le nazi, comme la gonzesse faisait la fille du port. Seulement, depuis qu'on se connaissait, ça ne pouvait plus marcher, pas ?...

André BEUCLER.

Je regardai les schupos qui semblaient avoir été créés exprès pour Dantzig.

Nous n'avions plus qu'à nous séparer. La jeune femme me tendit la main, non sans m'avoir convié pour le lendemain à une réunion qu'elle se proposait de consacrer à l'examen des grandes questions de race et qui devait se terminer par un cocktail intime qu'elle donnait « chez elle ». Car, si elle sortait encore sans chapeau une semaine auparavant, elle possédait aujourd'hui des verres de cristal, du vermouth et du gin de qualité, un seau à glace, des meubles, et, selon toute vraisemblance, des domestiques !

Ni le portier, ni le sommelier, que j'interrogeai le lendemain, ni la femme de chambre, une Dantzikoise qui pourtant savait tout, n'avaient entendu parler de cette manifestation ésotérique. On ne put me dire l'heure à laquelle la réunion devait avoir lieu, et le chasseur s'informa vainement de la chose de divers côtés. Je n'avais plus qu'à me mettre à la recherche du Polonais qui se chauffait les côtes quelque part, au bord de la Mottlau, ou dans l'île aux greniers qu'il appelait sa patrie. Je le découvris bientôt sur le port, le dos au soleil couchant, moins abattu par la triste fin de Karloucha que je ne m'y attendais.

— Oui, murmura-t-il, on m'a dit ça.
— Est-ce bien lui ? demandai-je.
— Il n'y a pas d'erreur.
— C'est l'autre, n'est-ce pas, le type qui était au bar ?

— Oh ! pour ça, vas-y voir !
Le Polonais se fit préciser l'heure deux fois, exigea de singuliers détails.

— Vous êtes sûr que c'était elle ?
Je fis pour la deuxième fois le récit de la rencontre. Il m'entraîna dans la rue où le soir triste et fade tombait, mêlé de pluie fine.

— Allons dans un autre café, dit-il à voix creuse. C'est pas le moment de se montrer.

Je le suivis dans un charmant débit, décoré d'étains, de poupées et presque drôle. Mais mon compagnon ne riait pas. Il répétait :

— Un blond. Assez grand. Oui, oui, qui fume tout le temps ! Une tête un peu grasse. Je vois ce que c'est. Et elle alors, pleine aux as, je vois ça ! Dire que je m'en doutais ! Mais l'autre aussi, il était brûlé. Un vendu, ça vous fait cavalier toujours trop loin.



V^o - GARAUDE

VERS 1440, Gilles de Rais, l'ancien compagnon de Jeanne d'Arc, fait périr 800 enfants pour découvrir la pierre philosophale; vers 1634, Urbain Grandier, moine de Loudun, lié par un pacte avec le démon, lui livrait toutes les vierges de sa ville, mais leurs procès retentissants et connus, parce que ce sont de hauts personnages, ont un caractère quelque peu exceptionnel et ne sont point autant qu'on le croit révélateurs de leur temps.

Au surplus, ils ouvrent et ferment la grande période répressive de la sorcellerie.

Il en va tout autrement de l'aventure de Garaude, vers 1460, en Poitou.

C'était une simple bergère, comme Jeanne d'Arc. Elle avait beaucoup aimé son mari. Il était mort d'une étrange maladie. Son corps était devenu bleu comme celui d'un noyé et pourtant l'homme continuait à rire, à aller et venir. Son haleine seulement était morte avant lui, puis il ne marchait plus bientôt que difficilement, ne pouvait plus monter la côte de Bressuire. Il resta deux ans assis dans son lit. Dès qu'il s'étendait un peu, des suffocations le prenaient qui l'eussent étouffé.

Garaude avait été frappée au cœur et pourtant délivrée par cette mort. C'est la souffrance la plus atroce qui soit réservée à un être humain que d'en arriver à désirer la catastrophe qui brisera votre vie en deux.

Après la mort de son mari, elle avait trouvé une place de bergère à Noirliu. Il avait bien fallu changer de village, car la mort de ce jeune homme, devenu bleu en pleine force et tout suffoquant, ne pouvait être qu'un effet du démon.

Chose curieuse, tant que Jehan avait vécu, Andrée Garaude n'avait pas cru que sa maladie fût un effet du Malin, mais maintenant qu'elle avait quitté son village, elle commençait à le croire. Un matin, elle trouva morts tous les oisons dont elle avait la surveillance. C'était une vengeance des gens de son village qui désiraient la faire chasser de sa place. Elle fut chassée, en effet, et s'en alla par les chemins, dans un été brûlant. La faim qui s'ajoute au soleil torride produit un écœurément tout spécial. Son corps lui semblait gonflé d'un vide qui la chargeait de plomb. Elle essayait de dormir le jour, mais n'y parvenait point. Il fallait que la fatigue la jetât par terre pour qu'elle tombât dans une sorte de néant qui durait jusqu'à la rosée. Alors elle grapillait un peu de-ci, de-là.

... Depuis quand ce chien noir la suivait-il ? Elle ne l'avait pas vu venir, mais il était couché près d'elle. Il ressemblait à un basset, mais sa race était impure. Il était d'ailleurs bien trop grand pour un basset. Il partit bientôt comme la nuit tombait, en frétilant de la queue. A peine avait-il disparu qu'il réapparissait, en tenant dans sa gueule une poularde dont le jus n'avait pas eu le temps de sécher sur la peau rôtie.

Garaude et le chien partagèrent le poulet. Ils n'avaient pas fini de le dévorer que

l'animal l'entraînait dans la direction d'un petit ruisseau à écrevisses que Garaude ne savait point là, elle qui connaissait bien le pays. Etrange effet de ce repas : après tant de famine, l'eau du ruisseau avait le goût de vin !

Garaude alors ne douta plus que le démon lui-même fût présent dans le chien noir. Elle en avait jadis la plus vive horreur et maintenant voilà qu'elle passait doucement la main sur le museau froid de la bonne bête.

Alors, comme la forêt les entourait de toutes parts, le chien parla. Il avait la voix rauque et saccadée et les mouvements de sa gueule ne correspondaient point aux mots :

— Tu es marrie ? Veux-tu que je te venge ?

Garaude ne tenait pas du tout à se venger des hommes. Son cœur ne demandait qu'un peu de douceur autour d'elle.

— Je suis marrie, mais je ne veux pas me venger.

— Si tu veux être heureuse, il faut d'abord que je te venge.

Comme elle

La mort de Urbain Grandier ferma la grande période répressive de la sorcellerie.



Garaude mit ses jambes autour de Satan, et ils s'envolèrent. On eût dit que c'était l'eau de feu elle-même qui les rendait si légers.



On appliquait la question à ceux qui étaient soupçonnés d'avoir usé des maléfices.

refusait, le chien s'évanouit. La belle forêt qui l'avait absorbé faisait place à un chemin rocailleux. Garaude était assise près d'un nid de guêpes que ses mouvements avaient réveillées et qui venaient la piquer à la tête. Elle chercha le ruisseau pour y plonger ses plaies ; il avait disparu.

Trois semaines encore elle erra, mais des tourments nouveaux s'ajoutaient à sa faim. Dès qu'elle approchait d'une chaumière, on lui jetait des pierres. Les chiens des villages la poursuivaient.

Elle était obligée de se mettre à quatre pattes pour les arrêter ou de les lapider, car les chiens errants qui s'attaquent aux hommes craignent les bêtes et les cailloux. Dès qu'elle franchissait la lisière d'une forêt les deux yeux d'un loup luisaient rouge.

... Ce jour-là, elle marcha vers le loup. Il la dévorerait et ce serait sa mort, une mort qui n'exigeait aucun courage, car le loup ferait seul l'affaire au plus vite. L'animal ne bougeait pas. Quand elle fut près du muse de la bête, un homme en sortit. Il avait la tournure d'un haut seigneur et la tête d'un bandit, — deux choses fort peu différentes. Il lui serrait le poignet d'une main froide et dure comme un anneau de fer.

— Maintenant, veux-tu que je te venge ? Puisqu'elle avait voulu mourir, elle pouvait consentir à tout.

Le diable lui fit boire d'une eau de feu ou malvoisie qu'il portait dans une gourde et elle se sentit légère et rassasiée.

— Demain soir, après minuit, je viendrai te querir pour aller au sabbat.

Il vint comme il l'avait promis. Il était vêtu de noir. Il lui versa encore de l'eau de feu, et dès lors l'ivresse ne la quitta plus. Elle mit ses jambes autour du cou de Satan et ils s'envolèrent. On eût dit que c'était l'eau de feu elle-même qui les rendait si légers. Ils arrivèrent bientôt à l'ormeau de la Caruette où avait lieu le sabbat.

Ce n'était pas un sabbat comme ceux du Midi, avec une foule bruyante et jacassière.

Le sabbat était étrangement silencieux. On dansa pendant deux heures. Les pieds nus, adoucis d'un onguent donné par Satan, rebondissaient comme des balles sur l'herbe douce. Un fleuve de délices coulait dans tous les corps, de la bouche au derrière, car à chaque fois que le diable baisait une des femmes, toutes les autres sentaient sa présence en elles.

Enfin le sabbat, avant l'aube, se termina par les recommandations du démon à ses fidèles. Elles leur communiquaient une certitude plus chaude et plus brûlante que tout le reste.

Alors la vie d'Andrée Garaude traversa les événements comme une flèche.

Le lendemain de son premier sabbat, elle se présenta, toute propre et parée des habits que Satan lui avait donnés, au village de Noirliu, où elle fut bien accueillie. Elle soignerait la volaille d'une des fermes du seigneur de Noirliu.

Mais sa vraie tâche, de sabbat en sabbat, était toute tracée. Elle devait surtout « dépister Dieu et Notre Dame ».

Le jour de Pâques, elle fut à la table de l'autier de Noirliu pour recevoir Corpus Domini. Au lieu de déglutir l'hostie, elle la retourna dans sa main et la porta ensuite sur un fumier. Quatre jours après, sur l'ordre du diable, elle retira l'hostie du fumier et la jeta au feu, mais l'hostie s'en « yssit » par la cheminée.

Au crépuscule, elle grimpa sur une chaise et pissa trois jours de suite dans le bénitier de l'église. Elle fit deux fois « sa grosse matière » dans la nef.

Un valet du seigneur de Noirliu avait eu débat avec elle. Elle plaça sur l'huis de sa chambre un vœu de cire donné par le diable. L'homme marcha sur le vœu et faillit mourir. Dès lors, les effets de sa puissance ne se comptent plus.

C'est un chien qu'elle tue avec des poudres rouges.

Un vicaire avait voulu lui rendre visite dans sa chambre ; or, elle voulait demeurer fidèle au noir époux. Elle emprunta de Jehanne Thoinne un vœu de cire qui lui permit de rendre le vicaire malade.

Mais Satan ne la préservait point de vieillir. Le frère de Jean Leconte la railla un matin et l'appela « vieille ». Si elle vieillissait, Satan la rejetterait ! Elle ne se connut point de rage, confectionna une figure de cire qu'elle piqua jusqu'au cœur et plaça à la porte de la chambre de l'homme. Micheau fut pris d'un mal qui lui espoignait par tout le corps et dura deux ans.

Enfin, pour sa fidélité, Garaude fut signée par le diable, à l'épaule gauche.

Ce sont les effets de son pouvoir diabolique qui devaient la perdre. Dénoncée par ses victimes, elle comparait, en 1475, devant les grandes Assises de la Châtellenie de Bressuire.

Elle avoua tout volontairement avec fierté. On ne lui appliqua qu'une seule fois la question simple (étirement des membres) après qu'elle eût affirmé avoir usé de maléfices à l'endroit du seigneur de Noirliu dont elle avait rendu les mains croches par une diabolique poudre rousse.

On vérifia la signature du diable en lui enfonçant de longues aiguilles dans l'épaule, ce qui la laissa insensible.

Après la sixième audience, le 15 septembre 1475, le Sénéchal de Bressuire prononça la sentence de mort.

Du 15 au 21 septembre, Sanatas l'assista constamment dans sa prison en lui faisant boire du malvoisie. Quand elle monta sur l'échafaud, les « beaux-pères » (Cordeliers) qui la conduisaient et le bourreau qui répandait le soufre, ne virent pas que le diable couvrait le corps d'Andrée Garaude, avec le merveilleux onguent qui changeait les flammes en épuisantes carcasses.

... Il y a une vingtaine d'années, une Andrée Garaude eût eu les honneurs de la Grande Hystérie. En 1933, il est probable qu'elle serait internée sans bruit et sans éclat.

(A suivre.)

René TRINTZIUS.

Gilles de Rais avait fait périr 800 enfants pour découvrir la pierre philosophale.



MONTRE-BRACELET "SPORTIV'UTILIA"

LA GRANDE NOUVEAUTÉ DU JOUR
Plus de verre cassé, plus d'aiguilles faussées

Toute l'enveloppe du mouvement est métallique et l'HEURE se lit dans le guichet, les minutes dans la lunette en demicercle et les secondes sur le petit cadran au-dessous. Suppression du verre et des aiguilles. C'est la **MONTRE élégante, pratique, incassable. Boîtier en métal chromé** aux jolis reflets bleus-platine. Heure sautante, ainsi nommée parce que le chiffre semble faire un saut pour laisser apparaître son suivant.

15 MOIS DE CRÉDIT

Mouvement ancre extra, seul capable d'assurer la régularité de marche et de fonctionnement. **Garanti 5 ans - Bracelet cuir mode.**

Convient à ceux qui pratiquent les sports, à ceux dont le travail exige des efforts vifs ou brusques, à tous ceux enfin qui redoutent la rupture du verre et le bris des aiguilles. Cette magnifique Montre-Bracelet est expédiée partout aux conditions du bulletin ci-dessous.



BULLETIN DE COMMANDE

Veuillez m'expédier la **MONTRE-BRACELET "SPORTIV"** au prix de 225 frs, que je m'engage à payer à raison de 15 frs par mois jusqu'à complet paiement; frais d'encaissement de 1 fr. par traite à ma charge.

Nom et prénoms: _____
Adresse: _____ Signature: _____
Ville: _____
Département: _____

Détacher ce bulletin et l'envoyer à l'ÉCONOMIE PRATIQUE, 15, r. d'Enghien, PARIS-10^e
CATALOGUE FRANCO SUR DEMANDE

CONCOURS 1934

Secrétaire près les Commissariats de
POLICE à PARIS
Pas de diplôme exigé. Age 21 à 30 ans. Accessibilité au grade de Commissaire. Écrire: Ecole Spéciale d'Administration, 28, Bd des Invalides, Paris-7^e.

AVIS

Le Détective ASHELBE
reçoit tous les jours
de 4 à 7 heures.

34, rue La Bruyère (IX^e) - Trinité 85-18

SEINS LA PARURE DE LA FEMME
Merveilleuse poitrine en 10 jours sans drogues par procédé nouveau, usage externe, notice gratuite. M^{me} W. HUMBERT, 67, rue Rochechouart, Paris.

J'AI MAIGRI

de 6 livres en 6 jours par simples frictions avec composé à base de plantes. J'ai fait vous de faire connaître gratuit et discret, ma recette simple, facile et peu coûteuse, recommandée par corps médical. M^{me} BOS, 67, rue Rochechouart, Paris.

1.000 frs p. mois et plus pend. loisirs 2 sexes. Tte l'année. Manufact. D. PAX, Marseille.

15 fr. Le 100 adr. et gr. grains 2 sexes. Ecr. LABORATOIRE DE PROVENCE, H., à Marseille.

M^{me} LEBERTON TAROTS, CHIROMANCIE, ASTROLOGIE.
De 1 h. à 7 h. ou par corresp. 20, rue Broy, 1^{er} à gauche, PARIS (Etoile).

Voulez-vous être forts, vaincre et réussir ?
CONSULTEZ M^{me} Thérèse Girard, voyante célèbre, diplômée. Expériences sous contrôle scientifique connue du monde entier par ses prédictions et ses conseils. 78, av. des Ternes, (17^e). De 1 à 7 h. cour, 3^e étage.

ÉCRIVEZ au professeur O. ROYNAM, qui vous enverra une étude graphologique de votre caractère. Joindre 2 fr. 50 pour frais. Prof. O. ROYNAM, serv. 356, 35, rue Madame, Paris (VI^e).

LES ÉTOILES... DU CINÉMA

Voulez-vous faire du Cinéma et GAGNER 30.000 F ?

OU VOULEZ-VOUS GAGNER 30.000 FRANS SANS FAIRE DU CINÉMA ?

Sept Étoiles de l'Écran se partageant la gloire du ciel se sont réfugiées dans ces astres. Six d'entre-elles y ont trouvé place mais la septième a dû, hélas ! se contenter d'une parcelle de chacun de ces astres. Examinez-les attentivement et trouvez les noms de ces Sept Vedettes.

Ces noms reconstitués, formulez ensuite vos critiques notamment dans les films où ces Artistes ont obtenu un brillant succès. Exemple: Henri Garat dans "Le Congrès s'amuse". Faites nous connaître votre appréciation personnelle sur ces Artistes, sur le scénario, sur le film etc... Analysez la scène et envoyez nous vos objections. Devenir cinéaste et gagner le premier prix de 20.000 Frs, quel rêve !

Toute solution reconnue juste donnera droit après qualification à la participation aux 30.000 Frs de prix.

Toute solution juste originale et susceptible d'entraîner son auteur à faire du cinéma, participera également, après qualification aux 30.000 Frs de prix, et de plus sera envoyée pour étude à une Grande Firme Cinématographique qui, après délibération convoquera si elle le juge nécessaire, le concurrent, à l'effet de l'examen de ses aptitudes.

CONDITIONS DU CONCOURS

1^o Indiquez-nous les noms des Sept Étoiles du Cinéma et ajoutez-y vos idées personnelles comme il est dit plus haut. Spécifiez surtout si vous êtes Monsieur, Madame ou Mademoiselle et votre adresse exacte.

2^o Tout concurrent sera avisé personnellement de son classement et recevra le certificat du nombre de points par lui obtenus et il ne lui restera plus qu'à se qualifier utilement.

3^o Un jury impartial composé de commerçants et de cinéastes assisté d'un officier Ministériel jugera en dernier lieu en tenant compte de la rapidité et de l'originalité de la réponse et décernera les prix et diplômes. Sa décision sera sans appel.

RÉPARTITION DES PRIX

1^{er} prix 20.000 Frs.
2^e — 5.000 Frs.
3^e — 1.000 Frs.
4^e — 500 Frs.
5^e au 40^e ... 100 Frs.

Envoyez immédiatement votre réponse car indépendamment des 30.000 francs de prix en espèces vous recevrez aussitôt un chèque supplémentaire pouvant atteindre mille francs si vous vous êtes régulièrement qualifié le premier.

Clôture du Concours 31 Octobre
Liste des gagnants envoyée à tous les bénéficiaires.

Envoyez donc immédiatement votre réponse aux
ÉTABLISSEMENTS C. E. F. (Studio 10)
209, Avenue Daumesnil, 209 - PARIS (XII^e)

nrf LÉON BINET
SCÈNES DE
LA VIE ANIMALE



LEON BINET
Scènes de la Vie animale

L'amour et la cruauté chez les animaux.

12 fr.

nrf PIÈGE AUX DIAMANTS

par
NOËL VINDRY



Une nouvelle formule du roman policier: le "roman-problème".

NOËL VINDRY
Piège aux Diamants

12 fr.

PAYABLES
25 frs
PAR MOIS



BON GRATUIT
POUR UN JOLI CATALOGUE
DE LAYETTES et
CHARIOTS ALSACIENS
C A

Bébé va arriver tout nu...

LA LAYETTE MODÈLE DU D^r MAURY fruit d'une longue expérience médicale, application scientifique des principes d'hygiène les plus modernes, assurance de santé pour l'Enfant qui vient au monde.

TROUSSEAU « NORMAL » 64 PIÈCES

37 couches, pointes, couches-culottes, carrés et ceintures D^r MAURY en tissu hydrophile double tissage très doux et extra absorbant, lavage et séchage rapide ne laissant aucune odeur.

4 linges belle laine et coton fin.

18 brassières et bavoirs en belle lingerie garnis dentelle.

5 lainages chauds et pratiques.

Au comptant : **337,50**

Prix 375 fr. payables 25 fr. par mois

Franco de port et d'emballage

Faculté de retour en cas de non convenance

ÉTABLISSEMENTS **CAMP** 1, RUE BORDA, PARIS (3^e)

SUPERBE COLLIER

Boules facettées taillées. Longueur 48 centimètres en chute de 6 à 14 millimètres de diamètre, monté sur fil incassable.

Prix : 40 francs (Port pour la France compris)

(Envoi contre remboursement)

COLLIER REMBOURSÉ si retourné 48 heures après réception en cas de non convenance.

DÉTECTIVE PUBLICITÉ, 35, Rue Madame - Paris-6^e

DÉTECTIVE

La loi du silence



Photo « DÉTECTIVE », M. Carrière.

Le « milieu » est cruel et ingrat. Quelques parents et un policier sont, seuls, venus accompagner la dépouille de Poznanski qui perdit la vie en respectant scrupuleusement la loi du silence.

(Lire, pages 8 et 9, le passionnant récit des " exécutions des hors-la-loi ", par Emmanuel Car.)

AU SOMMAIRE { La route de l'évasion, par Henri Danjou. — La grâce du forçat, par Luc Dornain. — Rivalité de « caïds », par Jean Morières. — Porte DE CE NUMÉRO { d'aventures, par Louis Palauqui. — Les secrets de Dantzig, par André Beucler. — Procès bizarres et comiques, par René Trintzius.